Nouvelle Série
N° 13
10e Année

# Défense de l'Occident

MAI
1961

*Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique*

## SOMMAIRE



★

# BULLETIN D'ABONNEMENT

---

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N° ____

NOM ............................................................

PRENOM ............................................................

ADRESSE ............................................................

............................................................................

Signature,

Prix numéro ordinaire : 2,25 NF

**Abonnements.** — 1 an : 20 NF.

Etranger : 1 an : 25 NF.

Propagande : 50 NF.

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à « Défense de l'Occident », 58, rue Mazarine, Paris-6e, C.C.P. 65 35 - 65 Paris.

# COMMENTAIRE SUR L'ACTUALITÉ

A l'*Ecole d'Orientation* de Coblence où les officiers allemands reçoivent leur formation morale, un buste symbolise l'image que la nouvelle armée européenne se fait du soldat : c'est celui du major von Stauffenberg qui conçut et dirigea le putsch militaire le 20 juillet 1944. Le Tribunal de Nuremberg a exalté la conduite des généraux résistants qui, ce jour-là, organisèrent l'occupation par deux régiments du quartier ministériel de Berlin et qui mirent en péril pendant quelques heures le régime hitlérien. Le danger de cette doctrine était évident. L'Europe d'après-guerre fondée sur l'apologie de la résistance, c'est-à-dire du refus d'obéissance, récolte aujourd'hui ce qu'elle a semé. Qui faut-il croire aujourd'hui, ceux qui louent le major von Stauffenberg ou ceux qui veulent fusiller le général Challe ? Ce n'est pas la même chose, réplique-t-on, *dans certains cas,* la révolte est légitime, *dans d'autres cas,* elle est un crime. Je passe sur l'effroyable problème de conscience qu'une telle réponse pose à tout officier. Essayons de voir les principes. La révolte est légitime quand elle coïncide avec la *volonté du peuple :* elle cesse de l'être quand elle est supposée s'opposer à *la volonté du peuple.* Quand l'armée désobéit *à un régime fasciste,* elle a le droit de considérer qu'elle se réclame d'un précédent louable, mais quand elle désobéit à un régime *qui a l'appui des syndicats et du parti communiste,* elle commet une action criminelle. Que va déclarer le représentant du gouvernement au procès du général Challe ? Que l'armée doit l'obéissance *dans tous les cas* au pouvoir civil ? Alors que fait-on du buste de Stauffenberg ? Que

devient la théorie des « baïonnettes intelligentes » sur laquelle repose notre nouveau droit international ? Ou bien, que l'armée, qui a le droit exceptionnel de résister *dans certains cas,* a néanmoins le devoir constant de s'incliner devant toute autorité civile qui représente légitimement *la volonté du peuple ?* Alors, que fera l'armée devant un putsch communiste ?

⁂

Il est trop tôt pour commenter des faits qu'on connaît encore mal et des conséquences qu'on ne discerne pas toutes, mais déjà quelques traits apparaissent dans ce tableau fuyant.

Le gouvernement a remporté une fausse victoire sur une fausse insurrection. L'épisode d'Alger s'est borné, en somme, à vouloir *constater* la volonté de l'armée sans tirer un coup de feu. Cette entreprise chimérique ne semble pas avoir été beaucoup plus dangereuse, au fond, que l'affaire des barricades du 24 janvier. C'est la volonté d'éviter la guerre civile et notamment le refus de s'appuyer sur l'insurrection armée de la population d'Alger qui explique l'effondrement du complot militaire. Au contraire, c'est l'affolement du gouvernement qui en a fait toute la gravité. Car cet affolement a montré une chose beaucoup plus grave que l'occupation de la radio et du Gouvernement général par quatre bataillons de « paras » : il a montré que le régime ne pouvait compter ni sur son armée, ni sur sa police, ni sur sa gendarmerie et qu'il en était réduit à appeler *le peuple* à l'aide et à lui distribuer des fusils. Ce n'était pas l'événement d'Alger qui était grave, car chacun sentait combien, sous cette forme, il était précaire, c'était la folle nuit de Paris, c'était le « grippage », comme en mai 1958, de tout l'appareil de défense civique, c'était l'indifférence de l'armée et de la police au sort du régime, l'*attentisme* général démentant l'unanimité officielle.

⁂

En dépit des cris de victoire, le régime sort gravement atteint de cette crise. Des pouvoirs dictatoraux lui ont été conférés. Mais il n'en est pas moins l'otage des syndicats et des organisations qu'il a dû appeler au secours, parce qu'ils étaient son seul appui. Contre eux, à qui peut-il faire appel ? Une police réticente, une armée muette, une droite hostile. Si la gauche précipite l'épreuve de force, qui défendra le régime ? En renouvelant l'épreuve sanglante de l'épuration, de Gaulle se replace automatiquement dans la situation de 1945 qui le contraignit à la retraite. Il sera l'exécutant docile des volontés du Front Popu-

laire ou sa victime. Nous verrons peut-être bientôt le contingent « qui a sauvé la République » former des conseils de soldats, et discuter les nominations et les ordres. Le parti communiste qui veut l'installation de l'influence soviétique en Algérie laissera sans doute quelque répit au régime. Mais après ? S'il y a des barricades à Paris, quel « officier républicain » tirera contre les barricades ?

***

Non, rien n'est terminé, tout commence. L'aventure commence, parce que c'est une aventure en effet que de vouloir imposer à l'Algérie pacifiée une paix de capitulation que l'idéologie et la politique justifient peut-être, mais que les circonstances ne légitiment pas. Ce gouvernement tout-puissant, ce régime de dictature a la paix à portée de sa main. Mais il ne peut même pas la faire. Ce corps mort qu'il abandonne, cette Algérie, meurtrie, sonnée, abattue comme une bête assommée, le F.L.N. est incapable de la charger sur ses épaules. Le F. L. N. est pour l'instant incapable de prendre possession de l'Algérie. Il ne peut s'y installer qu'avec l'accord de la population européenne et la collaboration de l'armée. Qui peut croire qu'elle lui sont acquises ? Une politique de terreur peut avoir pour résultat de briser l'opposition, de casser les reins à toute une population, mais elle peut au contraire susciter la résistance clandestine, les représailles, les formes les plus violentes et les plus efficaces du combat. Je suis convaincu que l'épisode des généraux n'est qu'un des soubresauts de ce peuple qui n'accepte pas d'être lié pour l'abattoir : et que ce soubresaut n'est pas le dernier. Il n'est peut-être même pas le plus grave. C'est maintenant qu'on va voir de quel poids pèse un peuple qui veut *vivre* et auquel le régime légal a déclaré sa haine. L'Algérie avait supplié jusqu'ici : maintenant, craignons qu'elle ne se batte.

Mais, en outre, pour la première fois, le drame algérien vient de s'installer en France. En posant dramatiquement la question du régime alors que l'événement d'Alger, en réalité, ne faisait courir au régime qu'un péril fugitif et superficiel, en installant une dictature policière que les circonstances ne justifient pas, le gouvernement instaure en France un climat de guerre civile que l'opposition n'avait pas réussi à faire naître. Il se met en péril lui-même par l'excès même des mesures qu'il prend sous prétexte de se défendre, par l'inquiétude unanime qu'il inspire.

C'est la métropole maintenant que ces mesures hâtives risquent de jeter à l'aventure. Qu'est-ce qu'une dictature *pour une*

*durée indéterminée*, qui ne repose que sur un nom, une camarilla, une terreur policière ? On ne la prendra pas très longtemps pour une incarnation supérieure de la République. Est-il très habile d'avoir fait surgir des événements une formule de gouvernement qui évoque, même pas Napoléon III, mais Battista ou Trujillo ? Je crains qu'un avenir proche ne réponde à cette question par des développements imprévus.

XXX

*Nous nous excusons d'avance auprès de nos abonnés et de nos lecteurs des retards ou interruptions qui pourraient être causés à la publication de la revue par les mesures qui peuvent être prises à l'égard de la presse. Nous leur demandons de nous garder en cette circonstance la confiance qu'ils nous ont toujours témoignée jusqu'à présent.*

# NOTE LIMINAIRE

Des lecteurs m'ont demandé si je parlerais du procès Eichmann ainsi que de différents autres sujets posés par l'actualité. Je n'en puis rien faire, car les lois actuelles et la manière dont elles sont appliquées m'empêchent d'exprimer intégralement ma pensée en toute indépendance.

Nos législations ont fait une loi spéciale pour que je ne puisse plus parler à l'avenir du procès de Nüremberg. Cette loi m'interdit, par conséquent, de dire ce que je pense sur le procès Eichmann. Je n'ai pas le droit de discuter les principes qui sont appliqués à cette occasion, puisque cette discussion constitue, paraît-il, une « apologie des crimes de guerre ».

Un homme, qui est d'ailleurs un subalterne, va être condamné, dans un simulacre de procès, pour un crime qui n'existait pas juridiquement au moment des faits, par un pays qui n'existait pas au moment des faits, dans un territoire dont il n'est pas ressortissant et dont il n'a pas été administrateur, après avoir été enlevé par un acte de piraterie. Laissons la responsabilité de cette monstruosité juridique à ceux qui ne sont pas effrayés par ses conséquences. Plutôt que de monter ce redoutable précédent juridique, il eût été assurément plus simple d'exécuter Eichmann après une procédure sommaire ou sans aucune procédure pour sa participation à des crimes que tout le monde réprouve. Mais instaurer un pareil procès, alors que les lois existantes interdisent partout, à qui que ce soit, de prendre la défense de l'accusé, est une étrange et dramatique erreur politique.

Je n'ai aucune haine contre les juifs, contrairement à ce que croient beaucoup de gens. Il y a parmi eux beaucoup de gens intelligents et certains de très estimables. En tant que peuple,

c'est souvent un peuple attachant et singulier. Le mystère reste cette haine que les Juifs ont constamment soulevée dans les temps et chez les peuples les plus divers : Titus, les chrétiens, l'Allemagne, le monde arabe. Quelle fatalité dramatique... On rendrait plus de services à Israël en essayant d'explorer les causes de cet antisémitisme permanent, en mettant le peuple juif en garde contre les actes qui peuvent le provoquer, qu'en applaudissant à son désir de vengeance, même s'il est légitime. Mais rien ne facilite aujourd'hui une telle enquête qui serait plus raisonnable que la pendaison d'Eichmann. Ceux à qui on refuse le droit de parler ne peuvent qu'assister aux catastrophes sans pouvoir les prévenir.

Je dirai la même chose en ce qui concerne l'apparition de la violence comme signe précurseur de la guerre civile. Les bombes au plastic ne sont pas autre chose pour l'instant que de brayantes croix celtiques. Mais elles sont un prélude. La capitulation en Algérie peut bien être rédigée sur le papier : mais comment passera-t-elle dans les faits si elle n'est pas consentie et contresignée dans les cœurs ? Quel arbitrage le gouvernement peut-il rendre entre deux minorités également passionnées et armées ? Quel pouvoir le F.L.N. peut-il exercer qui ne repose sur les dispositifs que l'armée française détient, quelle vie économique peut-il imaginer qui ne s'appuie sur l'économie mise en place et animée par les Français d'Algérie ? Quel traité, quel chiffon de papier peut changer cette réalité et y substituer un pouvoir sans encadrements et sans techniciens ? Le plastic et ses suites sont les conséquences de cette chimère. Mais là encore, quelles analyses peuvent faire, quels avertissements peuvent donner ceux qu'on menace des rigueurs élastiques de la loi dès qu'ils parlent, comme disait Figaro, de quoi que ce soit qui touche à quelqu'un ou à quelque chose ?

M. B.

Paul SERANT.

# EICHMANN, L'ALLEMAGNE ET LE MONDE MODERNE

Dans son *Journal d'un écrivain,* Emmanuel Berl se demandait récemment si l'Allemagne actuelle avait vraiment conscience du caractère criminel du nazisme. « Je comprends, disait-il, que l'Allemagne ne puisse pas battre éternellement sa coulpe au sujet du national-socialisme. Mais je ne crois pas aux bienfaits de l'omission et du refoulement » (1). L'inquiétude d'Emmanuel Berl est partagée par un certain nombre d'Occidentaux et le procès Eichmann réveille cette inquiétude. On déplore en somme que les Allemands se soient efforcés dans toute la mesure du possible de sortir du passé, de faire comme si ce passé n'avait pas existé.

L'attitude qu'on reproche aux Allemands me paraît cependant assez explicable, si l'on tient compte des circonstances dans lesquelles les crimes nazis furent à la fois révélés et reprochés aux Allemands. L'Allemagne qui capitula en 1945 venait de perdre en quelques années des millions d'hommes, morts ou disparus. Toutes ses grandes villes étaient en ruines, et près de la moitié des habitations du pays étaient ou détruites ou gravement endom-

(1) *La Table Ronde,* mars 1961.

magées. De plus, la partie orientale du pays fut soumise par les Russes à des représailles d'une cruauté non moins grande que celle dont les armées allemandes avaient fait preuve en Russie. De ce fait, quelque dix millions d'Allemands de l'Est affluèrent en hâte vers ces villes d'Allemagne occidentale dont les immeubles intacts étaient réquisitionnés par les vainqueurs et où la majorité des habitants avaient dû installer leurs lits dans les caves.

Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'imagination pour comprendre que les conditions de vie de la population allemande furent effroyables. Même si tous les occupants occidentaux avaient été disposés à la plus grande générosité envers les vaincus — ce qui ne pouvait être le cas — ils n'auraient pas eu le pouvoir de rétablir rapidement des conditions d'existence normales. A l'absence de logements s'ajoutaient la pénurie des vivres et l'insuffisance des organisations sanitaires, pour une population qui comptait beaucoup de blessés et de mutilés. Un grand nombre de morts s'ajoutèrent à ceux dont les corps étaient encore ensevelis sous les décombres des villes.

C'est ce pays terriblement éprouvé que les Alliés voulurent rééduquer. La rééducation supposait et le châtiment des responsables de crimes de guerre, et la diffusion la plus large de ces crimes. Le procès de Nüremberg était la meilleure occasion d'établir le bilan des atrocités nazies. Ce bilan était effrayant. Certes, en se préoccupant du châtiment des responsables, les Alliés paraissaient écarter officiellement la thèse de la responsabilité collective du peuple allemand. Ils affirmèrent cependant la criminalité non seulement des chefs du Troisième Reich et d'un certain nombre de leurs auxiliaires, mais des organisations du régime défunt, du parti national-socialiste et de ses annexes. Or, très rares étaient les familles allemandes qui n'avaient pas fourni un ou plusieurs adhérents à ces organisations. Les Allemands eurent donc le sentiment d'être accusés globalement des crimes dont beaucoup d'entre

eux entendaient parler pour la première fois. Ainsi, la détresse matérielle s'accompagnait-elle, pour eux, d'une souffrance morale : le vainqueur leur contestait ce droit à l'honneur qui fut toujours la consolation des combattants vaincus.

La propagande des Alliés aurait sans doute eu des effets plus profonds et plus durables si elle s'était exercée dans un pays où certaines comparaisons n'auraient pas été possibles. Dans l'Allemagne d'après-guerre, les Allemands étaient nécessairement amenés à rapprocher certaines accusations portées contre eux du traitement qu'ils venaient de subir, ou subissaient encore. On leur reprochait la destruction par bombardements de Varsovie, de Rotterdam, de Londres, de Coventry : ils avaient sous les yeux leurs propres villes détruites par des bombardements plus importants que ceux de leurs aviateurs. On leur reprochait d'avoir déporté leurs ennemis politiques : ils apprenaient qu'en Allemagne de l'Est, les Russes procédaient eux aussi à des déportations. On leur reprochait le traitement inhumain qu'ils avaient infligé aux pays occupés, plus particulièrement aux pays de l'Est européen : les réfugiés d'Allemagne orientale leur parlaient de l'inhumanité de l'Armée rouge. On leur reprochait, enfin, et surtout, le système concentrationnaire nazi, l'extermination des juifs par les gaz : s'ils ne pouvaient accuser les Russes d'avoir eu recours aux mêmes méthodes, ils savaient cependant que le système concentrationnaire soviétique était antérieur à celui des nazis, et qu'il subsistait depuis la victoire alliée.

Dans un tel climat, dans de telles circonstances, la propagande alliée pouvait difficilement aboutir à la conversion des Allemands qu'elle recherchait. Sans doute ceux-ci comprirent-ils que pour se concilier les vainqueurs, ils devaient se désolidariser totalement du régime écrasé par la défaite. Ils le firent aussi massivement que possible, et les Alliés eux-mêmes furent étonnés de la faiblesse des

mouvements dits « néo-nazis ». Mais en proclamant leur horreur du régime hitlérien, ils marquèrent aussi qu'ils n'avaient rien eu de commun avec lui. Il y avait sans doute, pour certains, dans une telle attitude, de la mauvaise foi ; pour d'autres, on peut croire qu'elle fut sincère. Si le *véritable* nazisme est ce dont on nous parle, pensèrent-ils, si vraiment le nazisme a été essentiellement Auschwitz, Madaïnek et Belsen, alors nous avons le droit de dire que nous n'avons jamais été nazis. Ils ne s'en privèrent pas.

Quand la situation générale du pays s'améliora, quand il retrouva à la fois des institutions nationales et un niveau de vie moins rigoureux, les Allemands éprouvèrent un immense besoin d'oublier le passé. Le passé en question, c'était à la fois la guerre, les crimes nazis, et les années terribles d'après la défaite. De même que l'Allemand moyen évoluait maintenant dans des villes presque entièrement nouvelles, il se créait un psychisme entièrement débarrassé des images de la veille et de l'avant-veille. Si les anciens combattants se regroupèrent, ce fut pour défendre leurs intérêts matériels, non pas pour rêver ensemble à de nouvelles aventures belliqueuses. « Ohne uns », sans nous, répondait-on aux Occidentaux qui après avoir détruit les moindres vestiges de l'ancienne puissance militaire allemande, demandaient maintenant à l'Allemagne de songer un peu à la défense commune de l'Occident. Chacun sait qu'il a été très difficile de trouver les cadres pour la nouvelle armée. Son existence n'a pas ébranlé la volonté des Allemands d'effacer complètement le passé.

Cette Allemagne nouvelle est devenue, en quelques années, l'un des plus puissants pays de l'Europe. Les Etats-Unis eux-mêmes se sont vus récemment dans l'obligation de lui demander un concours financier au moins indirect. Ce foudroyant relèvement d'un pays que l'on pensait brisé pour des dizaines d'années n'est pas sans

irriter nombre de ses anciens adversaires. Ces derniers sont particulièrement indignés de voir que les Allemands d'aujourd'hui parlent des crimes nazis comme de quelque chose qui n'aurait jamais concerné le peuple allemand. Ils aimeraient que l'Allemagne de 1961 enseignât, par exemple, à ses écoliers les horreurs commises sous Hitler, en les mettant en garde contre l'éventuelle réapparition de telles horreurs.

Mais ceux qui, en Angleterre, en France et ailleurs, raisonnent ainsi, oublient complètement que l'Allemagne occidentale est suffisamment préoccupée par le sort *présent* de l'Allemagne orientale, et des provinces allemandes annexées par la Pologne et la Tchécoslovaquie, pour s'intéresser beaucoup aux évènements d'il y a seize ou dix-sept ans. Les mots déportation, oppression, esclavage, n'évoquent pas dans l'Allemagne de 1961 les actes de l'Allemagne de 39-45, mais le sort des Allemands qui n'ont pas la chance de vivre en Allemagne Fédérale. Entendons-nous : les camps de concentration qui peuvent exister à l'Est européen n'ont très probablement pas le même caractère d'horreur que les camps nazis de 39-45. Mais enfin, les camps, même supportables, restent des camps, l'oppression, même atténuée, reste l'oppression. Quand des hommes ont à déplorer l'existence de camps actuels, d'une oppression actuelle, il n'est pas surprenant qu'ils ne songent guère à ce qui se passait seize ans auparavant. Même si ce qui s'est passé auparavant avait un caractère de cruauté totale et méthodique plus monstrueux que ce qui s'est passé avant, ou depuis.

Cette dernière remarque ne s'applique d'ailleurs qu'aux plus « conscients » des Allemands. Il y a fort à parier que nombre d'entre eux ne se soucient pas plus du sort de leurs compatriotes de l'Est qu'ils ne se souciaient hier du massacre des juifs. Parce qu'ils sont Allemands ? Non : parce qu'ils sont des hommes, et que la capacité moyenne de s'intéresser aux souffrances d'autrui est assez limitée.

Et aussi, parce que l'ambiance même du monde moderne est faite d'inhumanité.

◆

Les Israëliens qui ont voulu le procès Eichmann pensent sans doute ce que pensaient les Alliés en organisant le procès de Nüremberg : que la condamnation d'un responsable de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité contribue à éviter le retour de semblables crimes. On m'excusera de ne pas partager cet optimisme. Pour que la justice humaine obtienne un tel résultat, il faudrait d'abord que le sens moral de tous les hommes soit identique. Contrairement à ce que peuvent penser les philosophes de la conscience universelle, il n'en est pas ainsi. Je lisais récemment dans *Paris-Presse* que des spectateurs marocains du film *Mein Kampf*, film destiné à inspirer l'horreur des crimes hitlériens, avaient applaudi en voyant les Allemands « nettoyer » le ghetto de Varsovie. Il s'agit d'un pays arabe : en Occident, nul ne songerait à applaudir, cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu des spectateurs occidentaux pour penser tout bas ce que les Arabes avouaient tout haut. En admettant même qu'il n'en ait pas été ainsi, rien ne prouve que ceux qui s'indignent aujourd'hui devant l'évocation de certaines horreurs ne les aient pas acceptées au moment où elles avaient lieu, et qu'ils ne soient les premiers à les accepter demain, si elles recommencent. Un autre phénomène est possible : l'indignation suscitée par la représentation d'atrocités peut fort bien s'accompagner, dans les masses, de l'envie de commettre des atrocités contre ceux qu'on leur désigne comme les responsables de ce qu'on évoque. Toute l'expérience que nous avons des passions collectives confirme ce danger. Ne remontons pas au déluge, et rappelons seulement que les sauvageries de l'immédiate après-guerre ont été largement favorisées par la propagande alliée concernant les crimes de guerre allemands.

L'argument optimiste dont je parlais aurait pourtant quelque poids, si nous pouvions avoir la certitude que, depuis seize ans, depuis la fin du nazisme, nous assistons à un déclin général de la barbarie. Mais personne ne pourrait, sans ridicule, prétendre que tel est le cas. Laissons de côté les moyens par lesquels les Alliés ont triomphé de l'Allemagne nationale-socialiste : c'était la guerre. (Il est quand même assez grave que, pour justifier les bombardements au phosphore, on en soit réduit à remarquer que les nazis auraient fait la même chose, s'ils l'avaient pu). Si nous nous souvenons de l'après-guerre, nous nous rappellerons d'abord que la première préoccupation des vainqueurs fut de retrouver les savants allemands, non point du tout pour les pendre, mais pour tirer d'eux de nouvelles inventions meurtrières. C'est ainsi qu'un certain nombre de ces savants ont été emmenés vers l'Est, et un certain nombre d'autres, vers l'Ouest. Sans doute leurs nouveaux patrons ne leur demandent-ils pas de préparer l'extermination d'ennemis politiques ou raciaux. Mais qu'est-ce que la guerre totale, pratiquement, sinon une entreprise d'extermination ? Chaque fois qu'une nouvelle fusée affronte l'espace, que ce soit aux Etats-Unis ou en Russie, nos journaux expliquent immédiatement l'importance stratégique du nouvel engin. Peut-être se trompent-ils dans les détails ; en ce qui concerne le propos des expérimentateurs, ils ont sans nul doute raison : il suffit de lire les déclarations des dirigeants des pays intéressés pour s'en rendre compte.

Il serait agréable de penser que les jugements de crimes de guerre inspireront aux éventuels criminels de demain une crainte salutaire. Comment en serait-il ainsi ? Par quel sorte de miracle des militaires pourraient-ils désobéir aux ordres qu'on leur donne ? Les ordres ont toujours été les ordres, pour n'importe quel fonctionnaire, et à plus forte raison lorsqu'il s'agit de défense nationale. Les juges d'Eichmann lui disent que l'obéissance aux ordres

monstrueux du Fürher étaient impardonnables. Mais à l'heure même où ils le lui disent, on prépare fébrilement dans les laboratoires et les centres de recherches l'état de choses qui conduira inévitablement les chefs des grandes puissances à donner de nouveaux ordres monstrueux. Et l'on enseigne aux équipages des bombardiers ce qu'ils doivent faire au jour J, à l'heure H : c'est-à-dire qu'on les prépare à exécuter le mieux du monde les ordres en question. Au moment où le procureur de Tel Aviv évoque Auschwitz et Maïdanek, on étudie dans les états-majors des grandes puissances le moyen de tuer plus d'hommes en quelques secondes que les nazis n'ont pu en tuer en l'espace de trois ans.

Nous sommes évidemment très loin des propos qu'on tenait volontiers au lendemain de la guerre. « Certes, disaient alors les vainqueurs de bonne foi, les moyens que nous avons dû employer pour vaincre les dictatures étaient monstrueux. Les bombes au phosphore étaient horribles, les bombes atomiques, pires encore. Mais l'important était de vaincre, fut-ce au prix de tels moyens. Car l'important était précisément de mettre fin au règne de la violence et de l'inhumanité. En tuant des millions d'ennemis, nous n'avons pas seulement sauvé les peuples que les gouvernements allemand et japonais voulaient asservir, nous avons sauvé les Allemands et les Japonais eux-mêmes d'un régime inhumain. Notre cruauté provisoire était la rançon du rétablissement définitif de la paix ». Si vraiment la paix était aujourd'hui assurée autant que peut l'être la paix entre les hommes, le procès Eichmann pourrait avoir une sorte de grandeur. Il signifierait que la mise hors la loi de la violence et du crime de guerre est solennellement consacrée.

Mais dans le monde de 1961, le procès Eichmann ne peut pas avoir la même portée. Certes, les vainqueurs entendent confirmer leur victoire, ou plutôt, maintenir le plus longtemps possible le symbole de ce qui les unissait.

Car il est évident que les Américains et les Russes ne risquent pas de se diviser sur l'affaire Eichmann, pas plus qu'ils ne se divisent sur le procès de Nüremberg. Il n'y a même que sur ce sujet qu'ils ne se divisent pas. Si la catastrophe mondiale éclate, chacun d'eux n'aura rien de plus pressé que de se référer au passé, et de justifier les actes qu'il commettra en déclarant qu'il s'agit d'un combat « contre les nouveaux nazis ». Mais les villes et les nations qui subiront le sort réservé hier par les nazis aux juifs n'en seront pas plus avancées pour autant.

L'intention des juges d'Israël était de faire, à propos d'Eichmann, le procès du national-socialisme. Mais le véritable procès du national-socialisme n'est pas séparable du procès de la civilisation moderne, que Bernanos appelait la contre-civilisation. L'Allemagne nationale-socialiste n'a pas constitué une sorte de phénomène insolite dans un monde paisible. Louis Pauwels et Jacques Bergier nous affirment dans *Le Matin des Magiciens*, que l'Allemagne d'Hitler menait le combat du paganisme magique contre la raison moderne, que la démocratie libérale et le communisme auraient incarné chacun à leur manière. L'aspect « magique » et « anti-rationnel » du nazisme est incontestable ; il ne peut cependant nous faire oublier que les camps de concentration soviétiques ont précédé historiquement les camps nazis, et leur ont survécu — et que le national-socialisme était à certains égards beaucoup plus proche du communisme que de la tradition réactionnaire. Nous ne pouvons pas davantage oublier que les inventions meurtrières accomplies depuis quinze ans sont telles qu'elles donnent presque aux atrocités nazies le caractère de préliminaires. Il ne sert à rien de prétendre que ces inventions sont faites pour ne pas être utilisées. Qui donc aurait pu prévoir en 1939 le caractère de ce que les nazis devaient appeler par la suite la « solution finale de la question juive ? » Et qui pouvait prévoir en 1940 que les Anglais infligeraient trois ans plus tard à

Hambourg le traitement que les Allemands infligeaient à la Cité de Londres ? Je connais un peu les Anglais. Je suis convaincu que si on leur avait parlé en 1939 des bombardements de Hambourg, de Dresde, de Berlin, ils en auraient rejeté l'idée avec l'horreur la plus sincère. Quatre ans plus tard, ils ont approuvé de tels bombardements. C'est que l'esprit de violence s'était emparé d'eux, comme de toute l'Europe.

Le destin d'Eichmann lui-même montre bien le caractère imprévisible de cet esprit. Entre 1937 et 1941, Eichmann semble bien n'avoir songé qu'à expulser les juifs du Reich. De 1941 à l'écroulement d'Hitler, il s'emploie au contraire à rassembler les juifs de toute l'Europe occupée pour les exterminer. Après la capitulation allemande, il devient ce qu'il n'aurait probablement pas cessé d'être sans la tragédie mondiale : un petit bourgeois conformiste, soucieux de préserver sa tranquillité et celle des siens. Nous ignorons ce qu'il peut penser depuis la fin de la guerre. Peut-être les actes qu'il a accomplis sous Hitler lui paraissent-ils incompréhensibles. S'il n'en est rien, si Eichmann est au contraire dans les mêmes sentiments qu'en 1941-45, s'il pense qu'il a eu raison d'organiser le massacre des juifs, il reste que son cas doit nous inquiéter non pas seulement pour lui-même, mais pour l'espèce humaine toute entière. L'Evangile nous dit que le Pharisien qui remerciait Dieu de ne pas l'avoir fait semblable aux pécheurs, ne fut pas justifié devant Dieu. Le procureur israélien a très justement parlé à propos d'Eichmann de *crime bureaucratique*. Mais sommes-nous aujourd'hui préservés de cette forme de crime ?

La monstruosité que l'homme Eichmann incarne et symbolise, n'est pas seulement une monstruosité personnelle, elle n'est pas davantage la monstruosité d'un parti, ou celle d'une nation : elle est celle des temps modernes. Depuis la fin de la capitulation allemande, des massacres et des déportations ont eu lieu dans les pays suivants :

Allemagne orientale, Tchécoslovaquie, Hongrie, Pologne, Pays baltes, Roumanie, Bulgarie, Russie, Yougoslavie, Grèce, Corée, Pakistan, Inde, Thibet, Chine, Indochine, Malaisie, Indonésie, Cuba, Algérie, Kénya, Congo. Cette liste que j'établis de mémoire est sûrement incomplète. Elle montre en tous cas que l'esprit de violence n'a pas disparu de la planète avec la victoire sur le nazisme. On nous dit que les déportations, les massacres en question ne peuvent être comparés à l'extermination méthodique d'une communauté ethnique. Les déchaînements de sauvagerie des pays sous-développés, notamment, relèveraient plus de la sauvagerie primitive que de la cruauté élaborée des hitlériens. Ceux qui raisonnent ainsi oublient et ce qu'il y eut de *primitif*, précisément, dans le réveil des forces obscures en Allemagne, et, d'autre part, ce qu'il y a de *civilisé* chez les leaders politiques des pays sous-développés qui organisent les massacres en question. C'était déjà, semble-t-il, à une cruauté assez *primitive* qu'obéissaient ces personnages du monde arabe qui comptaient, et comptent encore, parmi les admirateurs du génocide hitlérien. Mais ces personnages se croyaient certainement civilisés — *et en un sens, au sens moderne, ils l'étaient.* Tout comme le sont aussi ces leaders de la rébellion algérienne qui ne répugnent guère au massacre de femmes et d'enfants, depuis sept ans. Mais pourquoi limiter nos exemples aux pays sous-développés ? Chacun sait que les insurrections de ces pays sont aidées, ou même suscitées, par des pays « hautement développés ». L'inhumanité particulière du monde moderne peut se définir ainsi : la cruauté primitive au service de l'esprit d'abstraction, la cruauté primitive mille fois renforcée, non point seulement par des moyens techniques sans précédent, mais par une logique bureaucratique sans précédent. C'était cela, Eichmann et ses pairs. Et c'est toujours cela, la cruauté aux cent visages que subit le monde depuis la fin de la seconde guerre mondiale. C'est toujours

cela, la recherche des « armes nouvelles » dont je parlais plus haut.

On aurait tort de prendre ces lignes pour une invitation au désespoir. Je crois de toutes mes forces à la légitimité et à l'utilité de la lutte contre l'inhumanité. Mais si l'on veut que cette lutte soit efficace, il importe d'abord d'être lucide. Croire que la défaite du national-socialisme marque la fin d'une certaine apparition historique de la cruauté, c'est le contraire de la lucidité. Croire qu'il suffit d'évoquer les horreurs d'il y a seize ans pour en prévenir le retour, c'est également s'aveugler dangereusement. La seule question sérieuse posée par notre temps, c'est de savoir si nous sommes, ou non, capables de sortir de la « contre-civilisation ». Nous n'avons quelque chance d'y parvenir qu'en reconstituant de véritables élites : le reste n'est qu'illusion.

*Paul SÉRANT.*

---

N. RUTYCH.

# LENINE ET L'ARGENT ALLEMAND

En son temps le Gouvernement provisoire n'a jamais réussi à avoir des preuves formelles d'une collusion germano-bolchevique au cours de la guerre et de la révolution russe. Il en a été de même par la suite de tous ceux qui, en Occident, se sont penchés sur cette question. Il faut rendre cette justice aux dirigeants bolcheviques, qu'ils ont su conserver jalousement le secret, aidés d'ailleurs en cela par les gouvernements allemands successifs, celui d'Hitler y compris.

Ce n'est que par un hasard heureux que les documents secrets devait durer plusieurs années), les Anglais remirent ces documents se trouvaient disséminés dans plusieurs dépôts d'archives situées dans le Hartz. Malgré les instructions précises du gouvernement hitlérien, le fonctionnaire préposé à leur garde avait omis de les détruire, ce qui permit à l'armée anglaise d'en récupérer la majeure partie.

Après les avoir minutieusement triés et photocopiés (ce travail devait durer plusieurs années) les Anglais reprirent ces documents au gouvernement fédéral allemand. Une partie en fut publiée dans la presse allemande (« die Welt », etc.), cependant qu'en 1958, Zeman faisait paraître en anglais, aux éditions Oxford University Press, ceux qui nous intéressent particulièrement (1).

(1) *Germany and the revolution in Russia,* 1915-1918. Documents from the Archives of the German Foreign Ministry, edited by Z. A. B. Zeman, Oxford University Press, London 1958. L'examen approfondi de cette publication ne laisse aucun doute sur l'authenticité des documents.

Cette publication jette une lumière nouvelle sur l'histoire embrouillée de la préparation et de l'exécution de la révolution d'octobre et nous permet, également, de reviser l'histoire même du parti communiste.

De fait, il n'aurait pas été aisé de créer, centraliser et discipliner une organisation suivant docilement ses dirigeants, sans le concours précieux de moyens financiers.

L'argent allemand avait permis à Lénine de réaliser le rêve qu'il avait formulé dans « *Que faire ?* » : il lui avait donné la possibilité de poser la question de la « dictature du prolétariat » étant donné qu'il possédait l'instrument de la réalisation du pouvoir absolu.

C'est pour cette raison que Lénine se dépêchait de s'emparer du pouvoir en juillet, septembre et octobre 1917.

Il ne pouvait pas ne pas comprendre que l'instrument qu'il possédait se désagrégerait infailliblement et que les bolcheviks « se réduiront à néant en tant que parti » s'il n'arrivait pas à substituer à la base financière allemande la base du pouvoir russe avec ses possibilités illimitées.

C'est là qu'apparaît le rôle très important qu'avait joué un ressortissant russe — Alexandre Halfand-Parvus.

Ce dernier était membre du Parti social-démocrate russe et participant actif de la révolution de 1905. Avec Trotzky il avait joué un rôle de premier plan lors de la création du premier soviet de Petrograd. Les relations que Parvus entretenait avec les Allemands, durant la première guerre mondiale étaient déjà connues. Mais les documents authentiques et surtout le « memorandum » de Parvus du mois de mars de 1915 (dont nous donnons plus loin l'extrait) viennent seulement d'être publiés.

Au début de la guerre, Parvus se trouvait depuis déjà dix ans à l'étranger et s'occupait d'affaires financières fort douteuses et de « livraisons » au gouvernement turc à Constantinople. C'était dans cette capitale qu'il était entré en relation avec l'ambassade allemande, aussitôt la Turquie entrée en guerre du côté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

Le 9 janvier 1915, l'ambassadeur allemand à Constantinople avait suggéré au secrétaire d'Etat Zimmermann de recevoir Parvus afin d'élucider la question d'une aide financière aux révolutionnaires russes « une organisation défaitiste ».

Parvus, qui jusqu'alors était jugé indésirable en Allemagne, fut reçu à Berlin, le 13 janvier 1915, par Hitzler, haut fonctionnaire du Q.G. du Kaiser. Par la suite, Hitzler fut nommé conseiller du comte Mirbach, en 1918, à Moscou.

Le 9 mars 1915, le ministre des Affaires étrangères avait reçu un memorandum très détaillé dont l'auteur était le Dr Helfand. Ce memorandum proposait un plan d'ensemble « d'une grève politique de grandes masses » dont Petrograd devait être le centre et qui prévoyait, comme minimum, la paralysie totale des chemins de fer conduisant au front (1).

Parvus avait prouvé, compte tenu de l'expérience de 1905, que la grève générale, après avoir subi une propagande appropriée, pouvait mener à la création de comités révolutionnaires capables de s'emparer du pouvoir.

Dans la seconde partie du memorandum, Parvus attirait l'attention sur les séparatistes ukrainiens, caucasiens et turcs et suggérait qu'un soutien maximum leur soit accordé. Cependant il soulignait que ce sont les bolcheviks et les menchéviks du Parti social-démocrate qui auront, seuls, à supporter le lourd fardeau de la lutte contre le gouvernement russe (2).

Nous n'allons pas nous arrêter sur le côté technique de l'exposé de Parvus concernant l'acheminement de la littérature vers la Russie, ainsi que sur la question des contacts avec les marins russes à Anvers.

Mais nous citerons la conclusion de Parvus :

*Il est très important que le travail soit axé sur les points suivants :*

*1. Aide financière au groupe bolchéviste du Parti social-démocrate russe qui lutte contre le gouvernement tzariste par tous les moyens qui se trouvent à sa disposition.*

*2. Etablissement des contacts directs avec les organisations révolutionnaires se trouvant à Odessa et Nikolaïev. Cette prise de contact doit se faire par Bucarest et Yassi.*

*5. Trouver des personnes ayant de l'autorité parmi les sociaux-démocrates ou socialistes-révolutionnaires russes se trouvant en Suisse, Italie, à Copenhague ou à Stockholm, et aider ceux qui aspirent aux actes immédiats et résolus contre le tzarisme.*

*6. Aider ceux parmi les écrivains révolutionnaires russes qui continueront la lutte contre le tzarisme, sans, toutefois, qu'ils tiennent compte que la guerre continue (1).*

Parvus avait demandé deux millions de marks-or pour le travail préparatoire du programme, exposé dans son memorandum.

---

(1) Z.A.B. Zeman, *Oxord University Press*, London 1958, annexe I, p. 140-152.
(2) *Oxford University Press*, London 1958, annexe I, p. 140-152.
(1) *Oxford University Press*, London 1958, annexe I, pp. 150-151.

Sa demande fut honorée par la trésorerie de l'Etat allemand, le 11 mars 1915 (2).

Deux semaines plus tard, c'est-à-dire le 26 mars, l'intermédiaire allemand Fraulich écrivait au représentant du ministère des Affaires étrangères Bergen qui s'occupait de toutes les affaires concernant Parvus :

*Objet : Dr Alexandre Helfand-Parvus.*

*La Banque allemande m'a fait le virement suivant ci-joint, de 500.000 marks.*

*Je veux attirer votre attention sur ma lettre du 20 mars, dans laquelle je vous indiquais que le Dr Helfand réclame la somme de un million de marks, sans tenir compte des frais de change. D'autre part, il nous fait savoir que les frais de change, ainsi que les dépenses à Copenhague, Bucarest et Zürich, seront à notre charge (1).*

Pendant les trois mois suivants, Parvus s'attacha à établir des liaisons avec les bolchéviks et les socialistes-révolutionnaires. Il faut croire qu'il réussit dans son travail. Le 6 juillet 1915, le ministre des Affaires étrangères en Allemagne, Jagow adressa personnellement à la trésorerie d'Etat la lettre suivante :

*Il nous faut 5 millions de marks, afin de contribuer à la propagande révolutionnaire en Russie. Etant donné que cette dépense ne peut être couverte par les sommes qui se trouvent à notre disposition, je demande à Votre Excellence de les débiter à mon intention suivant le paragraphe 6 de la loi sur le budget extraordinaire (2).*

Helfand-Parvus avait abandonné ses affaires à Constantinople et, s'installant à Copenhague, y avait fondé « l'Institut d'étude de l'économie internationale » qui devait lui servir de couverture pour son activité réelle.

Il nous est très difficile, à présent, de suivre les premières liaisons que Parvus établit avec le groupe de Lénine en Suisse.

La publication éventuelle des documents que renferment les archives de l'Ambassade russe à Paris (Archives Maklakoff) décachetées récemment aux U.S.A. devrait nous éclairer sur ses liaisons. L'intérêt n'en serait que plus grand, si ces archives renfermaient, comme nous l'avons entendu dire, les copies des rapports du capitaine Krassilnikov qui s'occupait tout particulièrement de l'émigration russe, pendant la guerre, en Suisse.

Néanmoins, dans nos citations des documents allemands, d'a-

---

(1) *Oxford University Press*, London 1958, p. 3.
(2) *Oxford University Press*, London 1958, pp. 3-4.
(2) *Oxford University Press*, London 1958, p. 3.

près les éditions d'Oxford, nous trouvons l'indication directe que Parvus a su trouver le moyen d'atteindre Lénine et son groupe.

Romberg, ambassadeur allemand à Berne, envoyait au Chancelier à Berlin, à partir du mois de septembre 1915, les rapports de l'Estonien Keskula.

Le rapport du 30 septembre 1915 contenait une information provenant de Lénine et le programme de ce dernier, en cas de révolution (1).

Keskula décrit, non sans humour, dans son rapport du 1er février 1916, comment Boukharine n'arrivait pas à s'endormir après que Parvus ait essayé de le joindre.

Il est absolument clair que Keskula servait d'intermédiaire et qu'à cette époque il travaillait avec Parvus.

Le rapport du 1er février nous apprend que c'était Keskula qui avait payé l'édition de la brochure de Boukharine, *La Guerre et la classe ouvrière*, et que ce fait ne fut jamais connu de l'auteur.

*...il a, également, entretenu des relations avec Lénine et nous a transmis la teneur des rapports envoyés à Lénine par ses agents secrets en Russie. Il est, donc, nécessaire que Keskula soit financé dans l'avenir (1).*

Maintenant, nous allons aborder la question de savoir comment Lénine avait traversé l'Allemagne pour se rendre en Russie au mois d'avril 1917.

Romberg, ambassadeur allemand à Berne, dans son télégramme du 4 avril 1917, écrivait :

*Platten, le secrétaire du parti social-démocrate, est venu me rendre visite de la part du groupe des socialistes russes, et tout particulièrement de la part de leurs dirigeants Lénine et Zinoviev. Il a exprimé le vœu qu'une autorisation de transit soit immédiatement accordée aux émigrés les plus importants, dont le nombre sera de 20 à 60 personnes.*

*Platten m'a fait savoir que les affaires en Russie prenaient mauvaise tournure pour la paix et qu'il aurait fallu faire tout son possible pour que les dirigeants socialistes soient transférés, au plus tôt, en Russie où ils jouissent d'une grande influence...*

*Etant donné que leur départ immédiat présente pour nous un intérêt particulier, je demande tout spécialement que cette autorisation leur soit accordée tout de suite (2).*

---

(1) *Oxford University Press*, London 1958, pp. 6-7.
(1) *Oxford University Press*, London 1958, p. 17.
(2) *Oxford University Press*, London 1958, p. 35.

Nous n'allons pas nous arrêter sur les va-et-vient télégraphiques qui se sont produits entre Berlin, Stockholm, Copenhague et Berne, provoqués par l'arrangement de cette autorisation de transit pour Lénine et son groupe.

Cependant, il serait intéressant de mentionner le télégramme (du 10 avril) de Lutzius, ambassadeur allemand à Stockholm, qui avait obtenu du gouvernement suédois l'autorisation de transit à travers ce pays.

Lutzius avait raison de se dépêcher : l'empereur Guillaume II en personne, était prêt à y participer activement.

Le 12 avril, le représentant du ministère des Affaires étrangères au Q.G. téléphonait au Ministre :

*Sa Majesté Impériale le Kaiser a proposé aujourd'hui, lors du déjeuner, que... si l'entrée en Suède était interdite aux Russes, l'état-major de l'Armée serait disposé à les transférer en Russie, à travers les lignes allemandes (1).*

Donc, la question du transfert du groupe de Lénine n'était pas une affaire insignifiante qui, soi-disant, aurait été réglée par Martov (c'est ce que prétendait, tout récemment, le journal *Questions d'Histoire*).

Nous signalons, en passant, que Romberg voulait adjoindre, au groupe de Lénine, les socialistes-révolutionnaires de gauche, par l'intermédiaire de Platten. Il connaissait bien ce groupe grâce aux renseignements qui lui étaient fournis par son agent Givine « qui entretenait, suivant Romberg, de très bonnes relations avec les dirigeants du Parti : Tchernov et Bobrov (Natanson) ».

Parvus, comme il se devait, s'en était mêlé.

Le 9 avril 1917, le comte Brokdorf-Rantzau (2) (le poste qu'il occupait l'avait mis en contact direct avec Parvus à Copenhague) avait télégraphié au ministère des Affaires étrangères :

*Dr Helfand demande que l'on avertisse immédiatement de la date d'arrivée des émigrés russes à Malmoë (1).*

C'était le secrétaire d'Etat qui avait répondu personnellement

---

(1) *Oxford University Press*, London 1958, p. 45.

(2) Il est intéressant de se rappeler que le comte Brokdorf-Rantzau a joué, par la suite, un rôle très important dans les relations avec l'U.R.S.S.

En 1922 il fût le premier ambassadeur à Moscou, nommé officiellement par la république de Weimar.

C'est, également, lui qui a conclu l'accord militaire secret concernant les aérodromes allemands en U.R.S.S. et l'instruction des officiers soviétiques à l'Etat-Major allemand. Cet adcord est resté en vigueur jusqu'en 1933-34.

(1) *Germany and the Revolution in Russia*, 1915-1918, p. 42.

au comte Brokdorf-Rantzau et il y a toutes les raisons de croire que la rencontre Parvus-Lénine a eu lieu à Malmoë (2).

La réponse de l'état-major allemand à la déclaration de Lénine du mois d'avril, mit un point final à la question du transfert.

L'état-major avisait, le 21 avril 1917, le ministère des Affaires étrangères par le télégramme suivant :

*L'entrée de Lénine en Russie s'est effectuée avec succès. Il travaille comme nous l'aurions souhaité (1).*

Les millions jetés à Parvus étaient justifiés aux yeux de l'état-major allemand et il ne cachait point sa joie. Le gouvernement allemand ne voulait pas être ingrat vis-à-vis de Parvus : Zimmermann avisait officiellement, le 9 mai, son ambassadeur à Stockholm que Parvus :

*nous ayant rendu de nombreux services particuliers durant la guerre... est honoré de la nationalité prussienne.*

C'est ainsi que le citoyen russe Alexandre Helfand-Parvus, participant actif de la révolution de 1905, ami personnel de Trotzky ainsi que de nombreux bolchéviks, fut solennellement transformé en un fidèle sujet prussien !

Après l'arrivée de Lénine en Russie, le gouvernement allemand continuait à s'occuper de ses affaires financières.

Une annotation était faite de la main du comte Pourtales (dernier ambassadeur allemand à Pétersbourg ; c'est lui qui avait remis à Sazonov, en 1914, la déclaration de la guerre), sur le rapport de Romberg. Ce rapport concernait la conversation que Romberg a eue avec Fritz Platten.

Ce dernier, étant de retour à Berne, après avoir accompagné Lénine en Allemagne et en Suède, se plaignait à Romberg que les « socialo-patriotes » ont plus d'argent pour leur propagande que les « partisans de la paix ». L'annotation était la suivante :

*J'ai eu un entretien avec Romberg. En conséquence, la ques-*

---

(2) Radek, dans son supplément à la brochure de Platten : *Die Reise Lenins durch Deutschland* (Voyage de Léline à travers l'Allemagne) écrivait en 1924 (parlant de Stockholm et non de Malmoë) que *Illitch non seulement avait refusé de le* (Parvus) *voir, mais m'avait demandé, ainsi qu'à Vorovsny et Ganetzky, et des camarades suédois, d'être les témoins de cette tentative.*

La publication des documents nous apprend que Ganetzky et Radek étaient étroitement liés à Parvus. De plus, Ganetzky se trouvait officiellement au service de Parvus.

Lénine n'avait aucune peine, après l'avoir rencontré à Malmoë de faire cette mise en scène devant les Suédois, avec les trois agents de Parvus...

(1) *Germany and the Revolution in Russia*, 1915-1918, p. 51.

*tion soulevée dans sa dernière phrase* (où il est question d'argent) *est réglée.*

L'Ambassade de Berne, après le départ de Lénine, continuait ses relations avec les bolcheviks.

L'attaché militaire à Berne, Nasse, fait part de la conversation que son représentant Bayer eut avec le bolchévik Schklovsky dans son memorandum du 9 mai 1917.

Cette conversation eut lieu à Zürich, la veille du départ de Schklovsky pour la Russie. L'entretien concernait, en particulier, les nouvelles dispositions de la remise des fonds.

Les conditions étaient les suivantes :

1. L'identité de la personne qui donne les fonds doit garantir qu'ils ne proviennent pas d'une source douteuse.

2. Celui qui donne ou celui qui remet les fonds doit avoir la possibilité, grâce aux recommandations officielles ou officieuses, de passer la frontière russe avec ces fonds.

3. Les sommes destinées aux dépenses immédiates doivent être en espèces et non pas en chèques, dont la réalisation n'est pas aisée et peut attirer l'attention. Les devises suisses sont les plus faciles à manier et peuvent être converties en monnaie dont on peut avoir besoin (1).

Le fait que cette remise des fonds se fera par l'intermédiaire de l'attaché militaire était considéré par Schklovsky et les autres « avec un empressement joyeux ».

En même temps, l'attaché militaire qui était tout disposé à *prêter secours financier dans un but précis : œuvrer pour la paix* était bien vu par Schklovsky lui-même, parce que *ses relations avec les personnalités officielles dans les milieux gouvernementaux* (en Suisse neutre — N. R.) *étaient reconnues comme très favorables à l'exécution pratique du projet* (1).

Ces « personnalités officielles » n'étaient-elles pas, d'une part, Robert Grimm, le socialiste suisse récemment décédé, expulsé de Russie en juillet 1917 par le Gouvernement provisoire et, d'autre part, Hoffmann personnellement lié, non seulement avec l'attaché militaire Nasse, mais aussi avec Romberg, ambassadeur allemand à Berne ? (2)

Au mois d'août, Lénine écrivit à deux reprises à Schklovsky.

(1) *Germany and the Revolution in Russia*, pp. 55-56.
(1) *Germany and the Revolution in Russia*, pp. 55-56.
(2) A la page 29 de *Germany in the Revolution in Russia* 1915-1918 est cité le télégramme de Romberg au ministère des Affaires étrangères, concernant les pourparlers entre Grimm et Hoffmann. Il est bon de se rappeler que Hoffmann fût obligé de démissionner, à la fin de 1917, à la suite du scandale avec Grimm à Pétrograd.

Dans une de ses lettres il indiquait le travail à faire parmi les prisonniers russes en Allemagne.

Ce travail était financé par les Allemands dont Parvus était l'intermédiaire.

*Cher G. L... je vous remercie pour les lettres des prisonniers, le travail est réussi* (souligné par Lénine — N. R.), *je vous félicite.*

Auparavant, le 4 ou le 5 août 1916, Lénine écrivait à Schklovsky :

*Je vous prie, renvoyez-nous, après les avoir utilisées, les lettres des prisonniers.*

Et un point très caractéristique de la lettre :

*Pourquoi donc y a-t-il beau temps que vous n'avez pas présenté de compte rendu financier ? En avez-vous reçu tant que vous ne pouvez plus les compter ? (1)*

Il découle de deux lettres de Lénine (publiées il n'y a pas longtemps dans le dernier tome des œuvres de Lénine) que les pourparlers entre Schklovsky et *Nasse* n'étaient pas fortuits.

Les expressions voilées des lettres de Lénine acquièrent une autre signification sur le fond du memorandum de Nasse du 9 mai 1917.

Avec l'arrivée de Lénine en Russie le rôle de Parvus se réduisit. Cependant, jusqu'à la fin de 1917, suivant les documents allemands, il était au courant des affaires financières des bolchéviks.

Après les entretiens de Schklovsky les bolchéviks ont repris en mains propres leurs relations avec les Allemands.

Berne et Stockholm jouaient un rôle décisif dans ces affaires. Au début de 1918, Schklovsky arrivait à Berne en qualité de conseiller d'ambassade, tandis qu'à Stockholm restait toute une délégation comprenant Vorovsky, Radek et Ganetzky-Furstenberg.

Ce dernier était au service de Parvus et son collaborateur direct dans ses relations avec les bolchéviks ; mais en même temps Ganetzky représentait officieusement Lénine avec lequel il se trouvait en rapport constant jusqu'au jour où ce dernier devait passer dans la clandestinité, le 5 août 1917 (1).

---

(1) Lénine : *Œuvres*, IVe édition, tome XXXVI, Moscou 1957, pp. 373-374.

(1) Voir les télégrammes et les lettres de Lénine à Ganetzky. *Œuvres*, IVe édition, tome XXXVI. Moscou 1957, pp. 386-387, 404 et suivantes.

Le Gouvernement Provisoire avait en sa possession, vers le mois de juillet 1917, plus de quinze copies des télégrammes de Lénine à Ganetzky.

Nous voyons que l'activité clandestine convergeait vers Berne et Stockholm, et il est normal que les archives allemandes contiennent des documents concernant justement les ambassades de ces capitales.

Le 3 juin (21 mai d'après l'ancien style) le secrétaire d'Etat Zimmermann avisa son ambassade à Berne :

*La propagande de Lénine pour la paix est en constant progrès et son journal « Pravda » a atteint le tirage de 300.000 exemplaires* (2).

Le 11 juillet (28 juin a. s.) 1917, Stobbe, conseiller de l'ambassade allemande à Stockholm, communiquait les événements du 9 et 10 juin à Petrograd : *l'influence du groupe de Lénine, malheureusement, s'est amoindrie.*

Par contre, Stobbe était pressé de joindre à son rapport l'édition de Ganetzky « Correspondances de la Pravda » en allemand, dans laquelle il était question « des attaques acharnées du journal bolchéviste *Volna* de Helsinki contre l'offensive » (3) (qui se préparait — N. R.).

Dans le même rapport, Stobbe mentionnait les noms de Ganetzky, Vorovsky et Radek qui se trouvaient à Stockholm.

Cette citation des noms était faite en raison des pourparlers qui avaient bien lieu, sur l'initiative de Parvus, avec les représentants de l'aile gauche du Parti social-démocrate allemand.

En réalité, la présence de Vorovsky et de Ganetzky avait un autre sens. Ceci nous est expliqué par un télégramme, d'une date postérieure à ce rapport, qui était adressé par Romberg au ministre des Affaires étrangères, dans lequel il cite le télégramme de Vorovsky :

*Le 15 novembre (2 novembre a. s.) 1917.*

*A l'attention de Bergen.*

*Bayer exige qu'il soit fait part à Nasse du télégramme suivant de Stockholm :*

*« Je vous prie de vous acquitter immédiatement de votre promesse. Nous nous sommes engagés dans ces conditions parce qu'on nous présente des revendications sérieuses. Vorovsky. »*

*Bayer me fait savoir que ce télégramme peut précipiter son départ dans le Nord. Romberg (1).*

Cette correspondance nous explique une des lettres mystérieuses que Lénine avait écrite à Ganetzky et à Radek aussitôt après son arrivée en Russie, le 12 avril 1917 :

(2) *Germany and the Revolution in Russia* 1915-1918, p. 61
(3) *Germany and the Revolution in Russia* 1915-1918 pp. 65-66.
(1) *Germany and the Revolution in Russia* 1915-1918 p. 85.

*Chers amis !*

*Rien, absolument rien, à ce jour : je n'ai reçu de vous ni lettres, ni paquets, ni argent...*

Et la lettre se termine par un post-scriptum caractéristique :

*...Soyez archi-ponctuels et prudents dans vos relations... (1)*

Outre les documents cités qui sont très éloquents, il en existe trois autres dans la publication d'Oxford (n°° 68, 69, 70), lesquels nous apprennent que les milieux gouvernementaux allemands ont été saisis de panique lorsque le Gouvernement provisoire, après les événements de juillet, avait décrété l'arrestation des bolchéviks. Par exemple, le 18 août, Berlin avisait son ambassade à Copenhague :

*L'affirmation selon laquelle Lénine serait un espion allemand a été énergiquement démentie en Suisse et en Suède suivant notre instigation. Donc, toutes les traces de rapports, attribués à des officiers allemands, ont été détruites (2).*

Au second jour de la révolution d'octobre, le 8 novembre (26 octobre a. s.) 1917, à 5 heures de l'après-midi, l'ambassadeur Lutzius télégraphiait de Stockholm à Berlin. Ce télégramme était adressé à Bergen, conseiller pour les affaires russes :

*Je vous prie de me faire parvenir 2 millions du crédit militaire dans un but connu (3).*

Le 10 novembre, le secrétaire d'Etat Bussche répondait :

*La moitié de la somme demandée sera prise par le courrier d'Etat dimanche. Le reste, mardi. D'autres sommes, s'il le faut, sont à votre disposition. Si des crédits militaires plus importants devaient être envoyés, je vous prie de m'en aviser (1).*

Le ministre des Affaires étrangères Kulmann avait très bien saisi la signification de la Révolution d'Octobre. Sans perdre de temps il s'était adressé, le 9 novembre, au ministre des Finances avec la demande suivante :

*Me référant aux entretiens que Bergen (ministre des Affaires étrangères — N. R.) a eus avec Schröder, j'ai l'honneur de demander à Votre Excellence qu'une somme de 15 millions de marks soit mise à la disposition du ministère des Affaires étrangères, pour la propagande en Russie, suivant le paragraphe 6 de la loi du budget extraordinaire. Selon la tournure que pourraient prendre les événements, je désire garder la possibilité de m'adresser à Votre Excellence afin d'avoir votre accord pour*

(1) Lénine : *Œuvres*. IV édition, tome XXXVI, Moscou 1957, pp. 404-405.
(2) *Germany and the Revolution in Russia* 1915-1918, p. 69.
(3) *Germany and the Revolution in Russia* 1915-1918, p. 72.
(1) *Germany and the Revolution in Russia* 1915-1918, p. 79.

*les sommes à venir. Je vous serais reconnaissant d'une réponse rapide. Kulmann (1).*

Celle-ci fut reçue le lendemain. La somme de 15 millions fut accordée le 10 novembre.

Kulmann était le créateur principal du traité de Brest-Litovsk. Après le départ de Zimmermann — le prédécesseur de Kulmann — personne ne connaissait mieux que ce dernier, les dessous de la collaboration avec le groupe de Lénine. Personne mieux que lui ne connaissait l'ampleur et la signification de l'aide allemande aux bolchéviks. Faisant l'analyse de la situation en Russie à la date du 29 septembre (16 septembre a. s.) 1917, c'est-à-dire un mois avant la Révolution d'Octobre, Kulmann écrivait au Q.G. de l'armée allemande :

*Les opérations militaires planifiées sur le front de l'Est, sont accomplies avec succès grâce au ministère des Affaires étrangères qui soutient d'une façon intensive l'activité subversive en Russie. Notre tâche principale est de pousser les expériences nationalistes et séparatistes ainsi que d'aider les éléments révolutionnaires. Depuis un certain temps, nous participons à cette activité, en accord avec le service politique de l'état-major à Berlin (capitaine von Gulsen). Notre travail en commun a donné des résultats concrets.* Le mouvement bolcheviste n'aurait jamais pu atteindre une ampleur et une influence comparables à celles qu'il a actuellement, n'était notre aide continuelle (souligné par nous — N. R.). *Il y a des raisons de croire que ce mouvement continuera à se développer* (1).

Quelques jours plus tard, dans son télégramme-réponse du 6 octobre (23 septembre a. s.) le général Ludendorf reconnut personnellement la signification de l'activité subversive en Russie, et exprima sa reconnaissance au ministère des Affaires étrangères ainsi qu'au service politique de l'état-major allemand pour l'octroi de sommes considérables, en soulignant « l'importance de ce travail » (2). Cet aspect nouveau des relations germano-bolchévistes, la veille de l'arrivée de ces derniers au pouvoir, nous permet de mieux comprendre la tactique de Lénine, son « miracle historique » — avec la prise et le maintien du pouvoir — dont Lénine parlait lors du IX[e] congrès du Parti, en mars 1920.



(2) *Germany and the Revolution in Russia* 1915-1918, p. 75.
(1) *Germany in the Revolution in Russia* 1915-1918, pp. 70-71.
(2) *Germany and the Revolution in Russia* 1915-1918, p. 71.

Pierre de VILLEMAREST

# LA SITUATION EN U.R.S.S.

« L'intérêt des producteurs doit servir de base à l'essor futur de la production et de l'amélioration du rendement agricole. L'oublier, c'est oublier l'homme, et en oubliant l'homme on voue tout à l'échec ». Ainsi s'est exprimé Nikita Khrouchtchev, le 11 février dernier, devant les travailleurs agricoles de la région de Voronej. Les dirigeants soviétiques s'humaniseraient-ils ? Certains l'affirmeront, ils ajouteront même que l'Union Soviétique « se démocratise » — j'ai lu quelque chose dans ce genre, il y a quatre ou cinq ans dans *Le Monde* —ou que le communisme devient « aimable ». Cela, notons-le en passant, tandis que M. Michel Debré déclare que le temps de la « démocratie aimable » est passé...

En réalité, ce sens de l'humain, Khrouchtchev a feint de l'avoir, il y a quelques années déjà, lorsqu'il s'écria en septembre 1953, dans un rapport qui fut largement diffusé : « Nous avons eu tort de négliger le mobile de l'intérêt personnel chez les paysans ». Ce cri était alors un aveu de détresse. La statue du Dictateur une fois renversée, on n'apercevait pas seulement sous son socle les intrigues d'une petite cour avide de « survivre à Staline », mais on comprenait aussi qu'on était au bord d'une grande catastrophe : la peur de la famine pesait sur l'U.R.S.S., Beria avait été éliminé par ses anciens complices parce qu'il représentait, à côté d'eux, un Etat dans l'Etat ; certes, chacun d'eux s'était félicité de l'éclatement, en même temps, de la super-Police qui les menaçait tous, mais à ce moment même, et quelques mois après le soulèvement de Berlin-Est où des ou-

vriers au coude-à-coude avaient marché face aux tanks soviétiques, le monde concentrationnaire, à son tour agitait de ses grèves passives, mais soutenues, l'Asie colonisée. Et au même moment la masse paysanne revendiquait, tandis que la bureaucratie du parti se trouvait coincée entre celle-ci et une direction devenue provisoirement « collégiale », qui exigeait des normes, des résultats, vite !...

Trois ans plus tard, devant le XX<sup>e</sup> Congrès du Parti, réuni en février 1956, Khrouchtchev devait dire : « Staline décidait de tout par lui-même, lui seul ! » Pitoyable excuse de l'un des bénéficiaires de la Dictature le jour où le risque est venu d'avoir des comptes à rendre, dans tous les domaines y compris vis-à-vis des ventres creux...

Avant de voir où l'on en est, en U.R.S.S., à sept mois du XXII<sup>e</sup> Congrès, peut-être convient-il de retracer en deux mots les étapes, c'est-à-dire les moyens grâce auxquels Nikita Khrouchtchev est arrivé au sommet de sa courbe politique, puisqu'il est, à la fois, comme Staline, Président du Conseil et Secrétaire N° 1 — sinon Secrétaire Général — du Parti Communiste de l'U.R.S.S.

## *LES BASES DE DEPART DE KHROUCHTCHEV VERS LE POUVOIR SUPREME :*

Entré au *Poliburo* en 1939, au Secrétariat du Comité Central du Parti en 1949, Khrouchtchev ne venait qu'au 5<sup>e</sup> rang du Præsidium de 10 membres qui succéda à Staline, en mars 1953. Depuis plusieurs années penché sur les problèmes agricoles, problème-clé de l'Empire au fur et à mesure que les statistiques confondaient de bilans en bilans glorieux, les chiffres des récoltes prévues et celles qui étaient chaque année engrangées en réalité, Khrouchtchev avait bien vu que ceux-ci, au jour de la succession, poseraient des équations quasi-insolubles. Ses complices paralysés par leurs intrigues et leur méfiance réciproque, estimèrent sans doute qu'ils allaient refréner ses ambitions dévorantes en se déchargeant sur lui de la question la plus difficile. En même temps, certains d'entre eux croyaient habile de créer une opposition entre Malenkov, désormais Président du Conseil, mais perdant la direction du Parti et Khrouchtchev qui lui succédait comme Premier Secrétaire. Les habiles se réservaient d'arbitrer entre un appareil gouvernemen-

tal malenkovien et l'appareil du Parti confié à Khrouchtchev, qui tenterait d'imposer ses créatures. Astucieux, opportuniste, mais travailleur acharné, le nouveau Premier Secrétaire se garda de jouer les premiers rôles dans les intrigues successorales, et entreprit un long pèlerinage à travers les régions agricoles de l'U.R.S.S. Son rapport général, présenté devant le Comité Central en septembre 1953, fut entériné, en même temps qu'il était officiellement confirmé dans son titre de Premier Secrétaire du Parti. Cela signifiait qu'il avait désormais les coudées plus franches pour épurer et choisir de nouveaux cadres, ne fut-ce que dans le secteur-clé de la machinerie agricole soviétique. Or Khrouchtchev avait son plan.

Une fois Beria éliminé, les « techniciens-économistes » dévoués à Malenkov avaient immédiatement repris en mains l'appareil policier dont le Ministre tout puissant disposait au sein des Ministères économiques et industriels de l'U.R.S.S., comme dans tous les autres. Khrouchtchev, quant à lui, remplaça l'appareil policier également constitué par Beria dans les organismes d'encadrement de l'agriculture, par un appareil bien à lui. Beria avait placé ses hommes jusque dans les organisations de base. Il disposait en effet d'un « adjoint pour les questions politiques » auprès de chacun des responsables des « Stations de Tracteurs et Machines » dont dépendaient les Fermes d'Etat (Sovkhozes) et les Fermes Collectives (Kolkhozes) pour obtenir le matériel nécessaire à leurs travaux. Depuis ce poste d'observation, les hommes de Beria suivaient évidemment de près l'ardeur au travail et l'attitude politique des cadres et travailleurs agricoles. Khrouchtchev, une fois bien en place, désigna un « Secrétariat spécial » auprès de chacun des Comités de District du Parti, dans les régions de culture. Chacun d'eux, assisté de spécialistes réellement agricoles, fut chargé de surveiller de un à deux kolkhozes, selon l'importance. L'U.R.S.S. comptait alors environ 94.000 kolkhozes. Autrement dit, entre l'automne 1953 et l'automne 1954, Khrouchtchev couvrit le pays d'un immense appareil politico-technique, à lui dévoué, et responsable devant lui seul tant du travail accompli en matière agricole que de l'état d'esprit et de l'ardeur des membres du parti dans ce secteur (qui occupe plus de 40 % de la population de l'U.R.S.S.).

De ceux qu'on a plus tard appelés les « anti-partis » — en vérité les opposants à la fraction khrouchtchevienne du parti — *Malenkov* et Kaganovitch d'une part, Boulganine de l'autre, étaient les seuls à posséder des atouts réellement sérieux pour tenir tête au Premier Secrétaire. Le premier, et derrière lui Molotov (symbole de la tradition, mais sans appareil à sa disposition) avait vécu dans l'ombre de Staline pendant 29 ans, et depuis 1946 avait la haute main après lui sur l'appareil central du parti. Il y comptait donc une fraction entièrement dévouée, qui se répartissait d'une part au sein du parti lui-même, d'autre part au sein des administrations de l'Etat. Quant à *Kaganovitch*, l'un des seuls juifs intouchables de l'U.R.S.S., il avait trouvé grâce devant Staline jusqu'en 1951, après en avoir été longtemps le complice direct des purges d'avant-guerre notamment, d'abord parce que sa sœur Rosa avait été l'une des maîtresses attitrées du Dictateur, ensuite et surtout plus tard, parce que ce haut exécutant des volontés staliniennes avait constitué autour de lui une sorte de « Brain-Trust » comportant plusieurs centaines de personnes et groupant tant des experts polyvalents que sa garde personnelle. Le troisième larron était *Boulganine*, qui s'était créé de puissantes amitiés dans le Haut Etat-Major soviétique, durant les années où Staline en avait fait l'œil du parti — son œil — dans l'Armée Rouge.

C'est une fois ses équipes de « secrétaires spéciaux » bien en place que Khrouchtchev a entrepris sa seconde étape vers le Pouvoir : celle qui a consisté à démanteler une à une les forteresses de ses rivaux (*).

## *LA SECONDE PHASE DE L'OPERATION AGRICOLE :*

Sur le plan purement agricole, l'année 1961 marquera la fin de la seconde phase de l'opération agricole entreprise en U.R.S.S. sur l'initiative de Khrouchtchev à partir de 1954-55. Le Premier Secrétaire, une fois son appareil en main, crut échapper aux problèmes qui risquaient, si l'on voulait vraiment les résoudre, de remettre en cause le système « socialiste », en lançant la croi-

(*) On pourra lire le détail de l'opération dans un livre à paraître aux Editions des Sept Couleurs : « *Histoire intérieure de l'U.R.S.S. depuis 1945* ».

sade du défrichage des terres vierges. Des dizaines de milliers de volontaires (volontaires réels en général, en égard aux conditions mirifiques qu'on faisait briller à leurs yeux) s'y précipitèrent. De fait, dès 1956, la récolte battit tous les records en U.R.S.S., et connut quelque succès dans les terres nouvelles d'Asie Centrale. Elle fut bonne encore les deux années suivantes, mais fléchit en 1958. Khrouchtchev crut toutefois pouvoir annoncer devant le *National Press-Club* de Washington, au milieu de l'année 1959, que dès 1960 la production de l'U.R.S.S. dépasserait celle des Etats-Unis en viande et beurre, par tête d'habitant.

Mais la récolte de 1959 s'avéra d'un tiers inférieure à celle de 1958. Et celle de 1960 a été inférieure à celle de 1959. Quinze mois après ses prévisions fracassantes, le compte rendu du Comité Central tenu en janvier 1961 avoue même que « la demande de la population en viande, beurre, lait et autres denrées comestibles n'a pu être entièrement satisfaite en 1960 ». C'est en raison de la gravité de la situation que la session du Comité Central a été retardée de plusieurs semaines. Khrouchtchev a gardé le silence durant de « longues semaines », puis, s'en tirant devant le Comité Central grâce à la majorité qui lui permet de tenir tête à certains de ses pairs, il a dû quelque peu délaisser son amour de la scène internationale pour reprendre son bâton de pèlerin, à travers l'Empire, comme en 1953.

Traduit en chiffres ou pourcentages, le bilan du Comité Central trahit d'une part la gravité de la situation, d'autre part le fait que contrairement aux principes du « socialisme », l'initiative privée pourtant brimée, et ne jouissant d'aucune aide de l'Etat (comme les Sovkhozes et Kolkhozes) continue à jouer un rôle important dans le domaine rural.

C'est ainsi que bien que ne représentant que 6 MILLIONS D'HECTARES, *soit 3 % des terres exploitées, les parcelles individuelles* cultivées par les travailleurs en dehors de leurs tâches au sein du système collectiviste, *fournissent plus de 30 % de la production laitière de l'U.R.S.S. et une part importante de son élevage.*

L'un des seuls analystes sérieux en France — sinon le seul — de la situation économique soviétique, M. Lucien Laurat, a pu démontrer récemment qu'en 10 ans la production par tête d'habitant des récoltes céréaliè-

res a baissé de 15 %. La population de l'U.R.S.S. s'est accrue de plus de 30 millions d'habitants dans le même temps... Et c'est le correspondant à Moscou du quotidien *Le Monde* qui relevait le 16 mars : « 86 millions de tonnes de céréales pour 160 millions d'habitants en 1913, et 130 millions de tonnes pour 210 millions d'habitants en 1960 ! »...

M. Khrouchtchev enfin a déclaré en février 1961 que les livraisons en produits panifiables avaient atteint, en 1960, 45.632.000 tonnes, au lieu des 67.200.000 tonnes jugées « indispensables »... Une fois de plus nous voici loin de l'ère du « pain gratuit en U.R.S.S. » gravement annoncé en 1952 par M. Sauvy, pour l'année 1955. M. Sauvy, l'un des « experts » les plus écoutés des planificateurs de la « République dure et pure » telle qu'on la conçoit à l'Elysée gaullien...

*EPURATIONS, MUTATIONS, VALSES MINISTERIELLES :*

« *Il existe de nombreux cas où des haut-fonctionnaires se sont engagés sur une voie criminelle. Ils mentent à l'Etat, ils se laissent aller jusqu'à présenter des chiffres fictifs, ils se rendent coupables d'autres actions également dirigées contre l'Etat... Ils se sont infiltrés au sein du parti, ils l'ont souillé, on doit les en chasser et les traduire en Justice* » : telle a été l'une des conclusions du rapport du Comité Central de Janvier dernier. Plutôt que d'avouer la faillite du système dont on vit (et on en vit fort bien si l'on fait partie des quelques 200 membres du Comité Central du Parti, et des quelques milliers de haut-fonctionnaires de l'Etat) on s'en prend aux hommes. A la différence de l'époque stalinienne, on ne liquide plus physiquement les boucs émissaires.

Tandis que l'on procédait, en février et mars 1961, à de nouvelles réformes touchant l'administration agricole du pays, on s'en est donc pris à quelques victimes, au sein du Parti. Mais les responsables étant souvent — à l'échelon des Régions — d'anciens « secrétaires spéciaux » de Khrouchtchev montés en grade depuis, Khrouchtchev s'est avisé de prendre en main l'affaire ; ses blâmes ont été d'autant plus vifs, publiquement, que les peines attendues se sont ramenées, finalement à de simples mutations. Exception faite bien entendu de

ceux qui, parmi les responsables se montrent de moins en moins enthousiastes à l'égard de ses conceptions agricoles. Dans de tels cas, la destitution est brutale, sans appel, lorsqu'on n'a pas réussi à convaincre l'intéressé de se retirer « pour raisons de santé ».

A) *En ce qui concerne la réforme de l'administration et du système agricole*, les mesures prises jusqu'à la date où nous écrivons (18 mars 1961) se résument aux faits essentiels ci-après : 1° *Le Ministère de l'Economie Rurale* à l'échelle de l'U.R.S.S., est désormais dégagé des questions purement matérielles. Dirigé par Mikhail Olchanski (ex-vice-président de l'Académie des Sciences) au lieu de V. Matzkevitch (en poste depuis 1954), il doit fixer la politique agricole, organiser l'exécution de cette politique, déterminer les modernisations techniques et scientifiques utiles. — 2° Une « *Union Technique Agricole* » a été créée et placée sous la direction de P. Koutchoumov (ex-vice-ministre de l'Agriculture en 1953), qui se charge de fournir et d'entretenir le matériel agricole de l'Etat. — 3° Un « *Comité d'Etat des stockages* » a été créé et confié à Nicolas Ignatov, qui n'est autre que l'actuel vice-président du Conseil de l'U.R.S.S., l'un des 14 titulaires du Præsidium du P.C. de l'U.R.S.S. et l'un des yeux des dirigeants de la police de l'administration. Ce Comité est chargé, avec sous sa direction des inspecteurs économiques, d'acheter aux Sovkhozes et Kolkhozes leur production, par contrats directement passés entre les uns et les autres. Mais l'exposé des motifs qui créait cet organisme, prévoyait des contrats, est resté muet sur le niveau des prix qui sera pratiqué... et qui, jusqu'à présent trop bas, incitaient les producteurs à se livrer entre eux au marché noir à grande échelle. (En Ukraine un rapport officiel soulignait, en février qu'on avait « sutilisé la moitié de la récolte de maïs de la République »). — 4° Une « *Union des coopératives de consommation* » a été créée pour acheter et écouler sur les marchés les surplus agricoles. Là encore, l'Etat s'efforce de tendre ses filets pour entraver le marché noir... Attendons les prochains rapports pour juger de l'expérience.

Sur le plan des remèdes proprement dits, Khrouchtchev avait tenté en 1953-54, pour regagner la confiance des paysans, de tourner le dos aux concepts rigides de la période stalinienne : quotas de livraisons obligatoi-

res et sanctions allant jusqu'à la déportation à vie s'ils n'étaient pas atteints, etc... Une baisse des prix a été pratiquée sur les machines agricoles, vendues et non plus « prêtées » aux exploitations ; les délais de remboursement au crédit agricole sont prolongés, etc...

Mais tout cela ne règle pas les moyens de faire face aux échéances, et au seuil de la session de Janvier au Comité Central, Khrouchtchev a dû affronter de violentes critiques, lorsque les 14 titulaires et 9 suppléants du Præsidium du Parti se sont réunis entre eux. Une tendance défendait la politique du Premier Secrétaire, en attendant qu'il définisse de nouvelles mesures. L'autre préconisait : 1° Une révision totale de la politique qui concède aux agriculteurs inscrits comme travailleurs dans les organismes collectifs le droit de cultiver en marge des parcelles individuelles ; 2° La suppression du marché libre kolkhozien ; 3° La mise à exécution du concept des « agrovilles » (concentration des travailleurs agricoles dans des cités ouvrières, l'Etat se chargeant de les mener aux champs et de les en ramener) permettant d'une part de surveiller plus aisément la masse paysanne, d'autre part de supprimer définitivement la propriété individuelle.

Khrouchtchev, opportuniste né, a fait des concessions. Certes, on va édifier des « agrovilles » — et n'en fut-il pas l'un des champions en 1950-51, lorsque Staline finalement rejeta la formule — mais, a-t-il spécifié, là seulement où l'on va créer de nouvelles exploitations agricoles — sans qu'il soit question donc de remettre en cause ce qui existe par ailleurs. Deux « agrovilles » sont en cours d'édification, dont l'un se situe autour de la Ferme d'Etat « Sarya kommunisma », zone centrale de la République Fédérative (RSFSR : La plus importante de l'U.R.S.S. par la population — 60 % de la population totale — et par sa superficie).

B) *Du point de vue épurations, mutations, etc...*

En 3 mois et demi, soit depuis la session de Janvier 1961, la situation se résume à ceci :

— 6 ministres de l'Economie rurale (sur 15) dont V. Matzkevitch qui l'était à l'échelle de l'Union Soviétique, ont perdu leur poste. Les autres sont ceux de Turkmenistan, Ouzbekistan, Géorgie, Arménie et République Fédérative.

— Dans la plupart des Républiques précitées en Ka-

zahkstan et en Ukraine, des remaniements ministériels ont atteint les présidences ou vice-présidences de l'appareil gouvernemental, et c'est là qu'on s'aperçoit que divers protégés de Khrouchtchev, sortis par une porte, réapparaissent par une autre, tel Nikifor Kaltchenko, libéré de la Présidence du Conseil d'Ukraine le 1er mars, mais réapparu le 4 comme Vice-Président du Conseil et Ministre des Stockages...

— C'est évidemment au sein de l'appareil du Parti Communiste, chargé « d'éduquer », donc surtout « d'encadrer » et l'Etat et la population, qu'il est intéressant de relever les sanctions. Vers la mi-Mars, une dizaine de Premiers Secrétaires de Régions importantes avaient déjà été révoqués : ceux de Briansk, Smolensk, Poltava, Stavropol, Lvov, Kirov, Jitomir, Mariisk, Pavlodar, etc... Le Premier Secrétaire du Comité Central de la République d'Arménie, considéré comme un protégé de Khrouchtchev avait été révoqué dès décembre 1960 par l'un des Secrétaires du Comité Central, Kozlov. Celui de l'Ouzbekistan l'a été en Février. D'autres suivront vraisemblablement, toujours à l'échelon de la direction du Parti de certaines des 15 Républiques, d'ici le XXe Congrès d'Octobre 1961.

C'est seulement lorsque les Congrès des Partis des Républiques, Régions et Territoires Autonomes de l'U.R.S.S. se tiendront pour désigner leurs délégués au Congrès Central que l'on saura exactement où en est le degré du pouvoir de Khrouchtchev en U.R.S.S. Pour le moment le Comité Central de l'U.R.S.S. ne compte plus que 121 titulaires en fonction, pour 133 au dernier renouvellement. Il risque, au train actuel des révocations, mutations, rétrogradations, d'en compter moins encore à la fin de l'été prochain. Mais on peut douter que le problème agricole soviétique en soit pour autant résolu.

⁂

Depuis la mort de Staline, les héritiers du Dictateur ont su desserrer l'étau intérieur qui les étouffait. La peur est sortie du Kremlin. La « démocratie » qui n'existait avant 1953 que dans la limite du bureau de Staline devenu une sorte de loup solitaire, s'est élargie d'abord au Præsidium du Parti, donc à une moyenne de deux dizaines d'hommes, désormais décidés à discuter entre eux au lieu de se liquider les uns les autres. Elle s'est

étendue à deux ou trois cents personnes vivant directement en contact avec les premiers. Contrairement à ce que prétendent ceux qui feignent de croire au « communisme aimable », elle ne saurait déborder les limites des « familles » que Milovan Djilas a si bien qualifiées de « nouvelles castes », sous peine de voir le Pouvoir éclater entre les mains des héritiers directs du Dictateur. Du Politburo stalinien de mars 1939 (18ᵉ Congrès) ne sont encore en place, au Præsidium actuel, que deux hommes sur neuf : Khrouchtchev et Mikoyan. De celui d'Octobre 1952 (19ᵉ Congrès) ne demeurent que Khrouchtchev, Mikoyan, Kossyguine et Chvernik, soit 4 membres sur 12. Par contre des hommes y sont entrés qui, au lieu des 67 ans de Khrouchtchev, et de l'âge à peu près le même de ses compagnons, ont environ la quarantaine.

Celui qu'un auteur a nommé « Khrouchtchev l'Ukrainien — alors qu'il n'a jamais été Ukrainien — a su jusqu'à présent chevaucher les intrigues, et se rallier au dernier moment à celles qui lui paraissaient prédominer. Mais les années passent, et une génération monte en silence, avec une foi dans le communisme qui ne repose en rien sur les raisons de ses aînés. Nous avions écrit ici même, dans le numéro de mai 1960, qu'elle était sans doute d'esprit « grand russe », mais que cet esprit se doublait d'une connaissance parfaite de la guerre subversive. Celle dont De Gaulle dit qu'elle n'existe que dans l'imagination de ceux qui ne partagent pas ses conceptions.

Qu'on me permette de rappeler donc que, dès Mai 1960, tandis qu'on célébrait encore Khrouchtchev à Paris, j'annonçais la tactique préconisée par la génération soviétique alentour du Premier Secrétaire : « action psychologique prolongée par des actions extrêmement violentes : guerres conventionnelles provoquées ça et là, comme en Corée en 1950, par pays interposés — là où la situation s'y prête — ; assassinats politiques ; sabotages ailleurs, appui inconditionnel à toutes les ambitions afro-asiatiques ou d'Amérique Latine, pourvu qu'elles aboutissent à désagréger les liens de ces pays avec l'Occident.. » Depuis, il y a eu l'affaire congolaise, l'apparition en Guinée, au Ghana, au Mali, d'un faux « neutralisme » *qui n'est qu'une étape*, quand bien même M. Kennedy et son équipe rooseveltienne croiraient-ils le reprendre à leur compte en le soutenant à leur tour.

Or ce « neutralisme » ne saurait sauver la paix. Les paix truquées, les paix trafiquées sur le dos des hommes et des peuples ne tiennent jamais. Sauf la paix des cimetières. Les Etats-Unis ont sauvé la Révolution russe peu après sa naissance difficile. Ils l'ont sauvée une seconde fois en 1945. Ils cherchent à sauver Khrouchtchev et Mikoyan, dans le cadre de quelque nouveau Yalta, dont la ligne de démarcation serait constituée par une « Eurafrique » neutralisée par les poids adverses des Etats-Unis et de l'U.R.S.S. Affolés par la course à l'espace, les complices tentent de fuir le destin qui met leurs ambitions face à face, jusqu'au jour où ils tenteront de le régler en faisant se battre les peuples pour eux. Mais le moment viendra peut-être où une civilisation qui ne veut pas mourir refusera la fausse paix établie par l'entente provisoire de la Dictature du Parti et de la Dictature de l'Argent Quand bien même ce provisoire nous autoriserait-il nous Français à mourir dans le linceul d'une Grandeur tissée par Boussac, Orlon, Nylon et C°, lavée par les bons produits *Unilever*, et teintée du meilleur des pétroles apatrides...

---

Maurice BARDECHE.

# *Louis LAMBERT et les théories de Balzac*

*Louis LAMBERT* était considéré par Balzac comme son œuvre la plus importante et la plus significative. Elle est au centre, en effet, des *Stades philosophiques* qui sont la partie de son œuvre dans laquelle Balzac avait placé son explication de l'homme et de la société qui commande toute la *Comédie Humaine*. Avec *La Peau de Chagrin* dans laquelle Balzac expliqua pour la première fois son idée directrice, *Louis Lambert* est donc un élément fondamental dans une explication de l'homme et du monde modernes que l'évolution politique et sociale des trente dernières années a rendue plus actuelle qu'on ne le croit généralement.

La doctrine de Balzac, purement médicale dans la *Peau de Chagrin* et qu'on pouvait traiter sous cette forme comme une simple théorie de la longévité sans portée sur le plan de la pensée, devient dans *Louis Lambert* une manière de système philosophique rattaché à quelques-unes des traditions les plus obscures, les plus difficiles, mais aussi les plus anciennes de la pensée humaine. La tradition ésotérique, autrefois transmise par l'initiation, et longtemps réservée aux prêtres, diversement combattue depuis l'ère chrétienne, reprise ensuite dans la philosophique néo-platonicienne par Plotin puis Jamblique, et parallèlement conservée et maintenue par les cabbalistes juifs et alexandrins, puis par les Arabes, relevée au 17ᵉ siècle par le mouvement rose-croix, avait connu à la fin du 18ᵉ siècle une espèce de renaissance de laquelle sont inséparables les deux noms de Saint-Martin, qu'on avait surnommé le Philosophe Inconnu et de Swedenborg. C'est à eux que Balzac emprunte le point de départ de ses principales conceptions, c'est en partie d'après eux qu'il établit son système. En outre, les découvertes de la fin du 18ᵉ siècle sur le magnétisme, les discussions qui les accompagnèrent, les théories médicales qui s'en réclamèrent au

début du siècle suivant lui apportèrent aussi certains éléments de réflexion.

Balzac croit que tout être humain est composé d'une double nature, d'une part l'*homme extérieur* qui est celui que nous voyons, que la science peut atteindre, et d'autre part l'*homme intérieur*, que les sens ne peuvent connaître et que la science ne peut étudier, qui est souvent en chacun très différent de l'homme extérieur. C'est l'existence de l'*homme intérieur*, incorporel et invisible, mais non proprement immatériel, qui explique toutes sortes de phénomènes, toutes sortes de *pouvoirs* qui nous paraissent surnaturels parce que nous avons perdu le secret, mais qui étaient connus des dépositaires de la tradition initiatique.

L'*homme intérieur*, explique Louis Lambert, a sa vie propre, ses propres forces, ses propres opérations. Chez la plupart des hommes et dans l'existence dite normale, il coïncide exactement avec l'*homme extérieur* et ne s'en détache pas autrement que dans le rêve. Mais, chez des êtres privilégiés, ou sous l'influence de certains agents, dans certains états spéciaux, l'*homme intérieur* peut quitter l'enveloppe charnelle et vivre alors, pendant un temps plus ou moins court, de sa vie propre. C'est ce qui explique tous ces phénomènes que la science moderne est impuissante à expliquer et qui, depuis son enfance, tourmentaient l'imagination de Balzac. Les « dédoublements » ou la transmission de pensée ne sont qu'un cas particulier de ces évasions de l'*homme intérieur* qui peut alors, en très peu de temps, parcourir d'immenses distances. Louis Lambert citera l'exemple du solitaire Alphonse Marie de Liguori, percevant, dans son désert d'Egypte, la mort du pape Ganganelli, à l'instant même où elle avait lieu. Ailleurs, une jeune anglaise, par la clairvoyance surnaturelle que lui donne son amour retrouve son amant sans guide dans le désert. Le grand-père de Louis Lambert consulte dans les cas graves sa femme morte depuis plusieurs années et elle lui indique où se trouvent des quittances qu'on croyait perdues. L'œuvre de Balzac est remplie de ces miracles. Ursule Mirouët voit, dans son sommeil, la soirée où quelques mois plus tôt son cousin Minoret a fait disparaître le testament qui la concernait, elle sait dans quel volume de la bibliothèque se trouvent les titres de rente qui n'ont pas été détruits, et à distance et dans son rêve, elle peut même lire leur numéro d'ordre. Dans le *Réquisitionnaire*, Madame de Dey meurt foudroyée dans son lit, à l'heure même où les balles du peloton tuent son fils unique sur la plage de Quiberon. Tous ces phénomènes de *voyance* sont tributaires de la même explication. Comme aussi l'indifférence corporelle des martyrs chez lesquels l'*homme intérieur* a la faculté de s'abstraire par l'extase, et de disposer, au moment même du supplice, de toutes les forces de l'âme pour une contemplation qui l'arrache à la douleur.

Ces cas anormaux ont pour avantage d'éclairer vivement la théorie. Mais ce ne sont que des exceptions, on les présente d'abord comme un grossissement commode. La véritable difficulté, le nœud du problème est d'expliquer chez l'être normal, les rapports de l'*homme intérieur* et de l'*homme extérieur*.

Voici alors l'explication de Balzac. L'*homme intérieur* est le dépositaire et aussi l'émetteur de la force vitale. Pour lui, les désirs les plus fugitifs, les intentions, les pensées les plus rapides, les souhaits les plus secrets sont des actes et comptent comme des actes, c'est-à-dire l'usent exactement comme les actes réellement exécutés usent l'*homme extérieur*. Ainsi Balzac, en application de sa théorie, voulait montrer un grand pénitentier tué par le confessionnal « où y fit *en pensée* tous les péchés qu'on lui accuse ». C'est qu'en effet les intentions, les désirs, les souhaits, les pensées, les sensations, tout ce que Balzac appelle d'un seul mot, *la pensée*, sont des émanations réelles, matérielles, de l'*homme intérieur* : les idées d'un homme, explique Louis Lambert, ont des qualités ou des défauts, elles sont agiles, claires, jolies, ou au contraire, lourdes, gauches, atrophiées : volitions, sensations de concepts — pour parler comme les philosophes — sont donc, en somme, comme des particules émises constamment par l'être intérieur, comme des fusées invisibles mais non immatérielles, comme ses vibrations ou ses ondes, comme des atomes mystérieux. L'être intérieur est semblable à une pierre vivante en chaque homme, plus ou moins phosphorescente, plus ou moins riche ou active, qui lance constamment des vibrations, dont le nombre et l'intensité finissent par l'anéantir. C'est ce que Balzac appelle dans *Louis Lambert*, la théorie de la matérialité de la pensée. On voit à quel point elle est parallèle du mythe de la peau de chagrin. *Louis Lambert* est, à ce point de vue, un manuel de psychologie qui commente la *Peau de Chagrin*.

La *Peau de Chagrin* était le manifeste, *Louis Lambert* sera donc l'étude clinique. Le petit Louis Lambert est une de ces organisations sensibles, une de ces natures d'élite qui ont reçu le don de s'abstraire, de vivre fortement et comme *réellement* de ce qu'il imagine, d'être par la pensée à des distances immenses, dans le temps ou dans l'espace, de ce corps immobile qui semble alors plongé dans la stupeur et paraît à ces moments-là, pour ainsi dire, vidé de son âme. L'être intérieur, en lui, est comme dépaysé dans le corps. Il vit perpétuellement dans une sorte de rêve où son corps ne suit pas. Les miracles, les histoires des saints, les contes de la démonologie, sont pour lui lecture passionnante, car rien ne lui paraît si proche de lui-même. Cet enfant-prodige a l'impression qu'il possède des pouvoirs pareils. Il sent s'éveiller en lui un visionnaire qui dispose de plus de sens que n'en ont les autres humains, qui écoute des pulsations de la vie imperceptibles à ceux qui l'entourent. Cette union intuitive, directe, avec le monde, le monde visible et le

monde invisible, ces connexions inexplicables avec toute la création, font autour de lui comme une musique merveilleuse. Il vit, lui aussi, au bord de la bouche d'ambre. Il perçoit des signes inconnus, il croit entrevoir la marche et la symphonie et l'étagement de toutes les choses créées, et, encore séparé par quelque voile de la vision qu'en peuvent avoir les anges, il la pressent cependant, il se sent sur le bord de la prodigieuse explication. Il vit alors d'une vie intérieure somptueuse, trop riche, trop puissante pour un organisme humain : il est en constant état de saturation intellectuelle. Qu'un poids supplémentaire vienne s'ajouter à cette somme de splendeur dont la présence et la splendeur l'oppressent, et le déséquilibre peut être mortel. Et c'est par cette catastrophe en effet que se termine cette étonnante aventure intellectuelle. La crise dramatique se produit au moment où, sous l'influence de l'amour, les idées de Louis Lambert, soudain épanouies, surchauffées, multipliées à l'infini par l'ivresse de la passion, parviennent à un tel degré d'intensité que l'intelligence cède sous leur formidable pression. L'univers lui paraît si beau, les chants mystérieux qu'il perçoit de toutes parts font en lui un tel concert, qu'il ne peut supporter cette immense invasion de la joie. Il est parvenu trop près du monde des anges ; ce mode de perception est interdit aux forces humaines. Et Lambert, à vingt-cinq ans, sombre dans la folie, l'intelligence anéantie par cette efflorescence trop brutale de la pensée, écrasé comme la Rathael de *La Peau de Chagrin* sous l'avalanche des trésors. Il ne meurt pas, il est foudroyé. Le corps, pour se défendre, cède à la pression. C'est l'histoire d'une admirable organisation humaine, que le développement de l'être intérieur brise, fait éclater.

Si l'on a besoin d'un commentaire plus complet, Balzac s'est chargé de nous le donner dans une œuvre inachevée qui devait faire partie de la conclusion philosophique projetée pour la *Comédie Humaine* et à laquelle il a donné pour titre *Les Martyrs Ignorés*.

*Les Martyrs Ignorés*, c'est, en somme, une conversation entre intellectuels, qui ont réfléchi, qui ont observé, qui se sont attachés à ce problème de la pensée qui paraît si important à Balzac. L'un d'eux est médecin. Et ils racontent ce qu'ils ont vu et ce qu'ils en ont déduit. C'est le médecin surtout qui parle. Il est chargé d'exprimer le système de Balzac et il le fait avec des formules frappantes que nous citons ici parce qu'elles sont peu connues et qu'elles donnent à la théorie de Balzac toute sa force et toute sa clarté. « Je voulais vous dire un secret, dit ce médecin, le voici : la pensée est plus puissante que ne l'est le corps, elle le mange, l'abdorbe et le détruit ; la pensée est le plus puissant de tous les agents de destruction, elle est le véritable ange exterminateur de l'humanité, qu'elle tue et vivifie, car elle vivifie et tue. Mes expériences ont été faites à plusieurs reprises pour résoudre ce problème, et je suis convaincu que la

durée de la vie est en raison de la force que l'individu peut opposer à la pensée ; le point d'appui est le tempérament. Les hommes qui, malgré l'exercice de la pensée, sont arrivés à un grand âge, auraient vécu trois fois plus longtemps en n'usant pas de cette force homicide : la vie est un feu qu'il faut couvrir de cendres. Penser, mon enfant, c'est ajouter de la flamme au feu. Savez-vous ce que j'entends par penser ? Les passions, les vices, les occupations extrêmes, les bonheurs, les plaisirs sont des torrents de pensées. Réunissez sur un point donné quelques idées violentes, un homme est tué par elles comme s'il recevait un coup de poignard ». Et il explique : « Pour moi, la pensée est un fluide de la nature des impondérables, qui a en nous son système circulatoire, ses veines et ses artères ; par son affluence sur un tel point, il agit comme une bouteille de Leyde, et peut donner la mort ; un homme peut le tarir dans sa source par un mouvement moral qui dépense tout, comme on peut tarir celle du sang en s'ouvrant l'artère crurale. »

Là-dessus, il raconte la mort d'un de ses patients, un avare qui avait une enflure de poitrine et que sa servante tua un jour en lui annonçant sans précautions que le receveur général qui détenait ses fonds avait fait faillite, puis la mort toute pareille d'un autre malade atteint d'anémie cérébrale et dont la fin est provoquée également parce qu'on lui apprend tout d'un coup que son fils a été guillotiné, puis une autre mort, celle d'un vieux royaliste qui croyait encore en 1793 que le roi était sur le trône et à qui un hasard révèle un jour la vérité. On s'attend à ces récits. Mais auprès d'eux, Balzac en place d'autres plus imprévus. Ces dénouements tragiques ne sont pas seulement possibles lorsqu'il s'agit de malades que leur état dispose à une émotion fatale, ils peuvent aussi être provoqués. Avec de la patience, du machiavélisme, on peut faire d'un homme parfaitement normal la victime d'une idée fixe ; on peut diriger son imagination, faire naître pour lui des fantômes, le conduire ainsi à l'hôpital ou à l'asile, quelquefois le faire mourir de ce poison glissé en lui. Et les compagnons du philosophe racontent à leur tour des histoires de mystifications tragiques, d'empoisonnements imaginaires qui font à la victime autant de mal qu'un poison vrai, de mises en scène de jugements où le patient terrifié s'écroule au moment où la farce va se dévoiler.

Entre les mains de gens habiles, ou simplement imprudents, l'imagination de ces victimes a été pour eux une arme mortelle. Il y a, conclut Balzac, « des idées pernicieuses qui, introduites dans le système où s'élabore la pensée, la vicient et la pervertissent. On change la nature de la pensée comme on pourrait changer la nature du sang, en donnant à un homme telle maladie indiquée. Quand un médecin à haute perspective voudra synthétiser ses observations, il vous décrira comment tel jeune homme, destiné à vivre cent ans, est mort à trente ans poitrinaire, par quel abus celui-ci est mort d'une hépatite qu'il n'au-

rait jamais eue si... etc. ». Et Balzac voit se lever dans ce sillage toute une série de drames, toute une série de crimes. « Un *oui* ou un *non*, dans certains cas, sont comme des coups de pistolet tirés au cœur ».

Pour peu qu'on connaisse l'œuvre de Balzac, on sent combien ces idées sont capitales. Elles sont le levier secret de son œuvre. Dans tous les romans de Balzac, c'est toujours la même idée qui revient, c'est toujours la même conception de l'homme, et finalement le dénouement est toujours semblable.

Au terme de la plupart des romans de Balzac, la pensée, en effet, a presque toujours raison de l'homme. L'idée fixe qui s'est emparée de toute une vie finit par épuiser sa victime ou par la tuer tout d'un coup. Ces morts peuvent prendre des formes diverses : elles sont semblables en réalité. Rubempré se suicide dans sa prison parce que le poids de toutes ses illusions détruites est devenu trop fort pour lui, il est écrasé par la grandeur même de ses ambitions, par la masse de ses rêves. Birotteau meurt foudroyé lorsque la nouvelle de sa réhabilitation fait rentrer d'un seul coup dans ce cerveau trop faible l'idée éclatante de sa probité retrouvée qui a, pendant cinquante ans, rempli à elle seule sa vie entière : Balzac dit de lui dans une formule frappante : « Il est tué par l'idée-probité comme par un coup de pistolet ». Le père Minoret, autre bonhomme trop faible pour le vol qu'il a voulu commettre, meurt d'inquiétude, d'effarement de ce qu'il a fait, d'ahurissement devant la catastrophe, tué comme les autres par l'idée fixe de sa responsabilité qui le poursuit sans relâche. Le père Goriot meurt de cette passion admirable qu'il a eue pour ses filles, et qui l'a usé, conduit d'étape en étape à la déchéance, à l'hébétude, à la mort : et sur le grabat où il agonise, il répète encore dans un dernier geste le geste de toute sa vie, il appelle en vain ses filles et caresse en mourant la chevelure de Rastignac, agenouillé auprès de lui. Tous sont frappés à la fin par cette pensée unique qui a rempli leur vie et ils sont frappés en raison directe de l'attachement qu'ils ont eu pour cette idée unique, de la place qu'ils lui ont laissé prendre dans un cerveau vidé de toute autre pensée.

D'autres fois, leur fin n'est pas si dramatique, mais elle illustre pourtant la même leçon. Le roman ne se termine pas sur une agonie, il ne nous montre pas un homme aux prises pour la dernière fois avec l'idée-cancer qui triomphe définitivement de lui, mais il s'achève sur un spectacle tout pareil, un pauvre homme usé, hébêté, semblable à une épave laissée sur le sable, et regardant d'un œil morne ceux qui sont encore des vivants. Celui-ci dans l'allée d'un hospice de vieillards, c'est Hyacinthe Comte Chabert, brisé un jour par le dégoût et le désespoir ; celui-là qui suit à petits pas les joueurs de boules dans un jardin public, c'est Ferragus, chef de la société secrète des Dévorants, qui eut un destin mélodramatique comme son nom, et

que la mort de sa fille a transformé en un vieillard trottinant que rien ne peut réveiller ; celui-là, vêtu de loques et derrière lequel les enfants de la rue courent en criant, c'est Balthazar Claes qui porte le plus grand nom de Flandre et reçut des millions en héritage ; et ce vieillard en houppelande caché dans le ghetto d'un quartier perdu, enseveli au milieu des épaves de la zone, grelottant derrière son tonneau d'écrivain public, c'est le comte Hulot, ancien haut fonctionnaire, ancien beau de l'Empire, que le goût des jeunes femmes a mené à la ruine, au déshonneur, à la déchéance totale. « Vous êtes encore trop jeune pour bien connaître Paris, explique Vautrin à Rastignac, vous saurez qu'il s'y rencontre ce que nous nommons des hommes à passions. Eh bien ! ces gens-là chaussent une idée et n'en démordent pas. Ils n'ont soif que d'une certaine eau prise à une certaine fontaine et souvent croupie ; pour en boire, ils vendraient leurs femmes, leurs enfants, ils vendraient leur âme au diable. » Ainsi s'écroulent les fortunes et les héritages. Les splendeurs des Claes accumulées par les siècles fondent dans les creusets de la recherche de l'absolu. Trois cents ans de richesse s'en vont en fumée. Hulot qui a un nom, une position dans le monde, un maréchal de France dans sa famille ne reculera devant rien pour satisfaire sa passion devenue besoin, son idée fixe devenue tyran. Il acceptera l'escroquerie, le déshonneur, le suicide des siens, il acceptera même, lui officier et d'une famille d'officiers, de se conduire comme un lâche, il refuse de se tuer. « Ils n'ont soif que d'une certaine eau ». Et Hulot, anéanti, réduit à la misère, ignoble et vieux, est heureux dans son taudis sordide, heureux dans l'abjection et la boue, parce qu'il a trouvé au fond de son ghetto une petite juive de treize ans que ses parents lui ont vendue.

Rien n'est plus effrayant comme vue de l'humanité, mais rien n'est plus logique et conforme au dessein initial. L'idée-fixe du monomane, l'idée devenue passion, l'idée devenue cancer ronge et détruit tout : les fortunes, les armatures morales, les organismes, toutes les cellules qui composent une vie sociale. L'homme hébété, sordide, agonisant de la fin du roman, c'est toujours Raphaël tenant en sa main sa peau de chagrin effroyablement réduite : comme Raphaël il a réalisé ses souhaits, il a dépensé follement son trésor d'énergie et de force intérieure, et comme lui, il est anéanti par cette jouissance même.

Cette théorie a deux faces. Cette phosphorescence vitale, ces ondes mystérieuses émanées de lui-même, ce fluide pour parler comme Balzac, l'homme peut, au contraire, les ménager, en être avare, et, à certains moments, les concentrer et les diriger à sa guise pour en faire, s'il le veut, au moyen d'action dont les effets sont extraordinaires. Cette *concentration de la pensée* est, pour Balzac, le triomphe des grandes volontés, des belles organisations humaines. L'homme qui a su prendre sur lui-même ce pouvoir est alors semblable à un émetteur d'énergie qui

peut faire varier à son gré son intensité et l'utiliser là où il veut, pendant le temps qu'il veut. De là sa force dans les moments de crise, sa lucidité qui suit tout, qui tranche tout, de là aussi sa puissance sur les autres hommes, son rayonnement invisible, mais aussi sensible, aussi direct qu'un rayonnement matériel : à la limite, la concentration de la pensée explique le conducteur d'hommes et le prophète.

De là, dans l'œuvre de Balzac, un autre type d'homme et un autre type de drame : aux victimes de la pensée, il oppose des héros de la volonté, aux déchéances de l'idée fixe, les réussites de l'homme fort.

Comme une bonne partie de la génération qui a eu vingt ans au lendemain de Waterloo, Balzac a idéalisé Napoléon. Mais, ce qui lui est propre, c'est qu'il a aussi interprété Napoléon suivant sa théorie personnelle, il en a fait le héros de l'énergie qu'il oppose aux dissipateurs de l'énergie. A prendre au mot le système de Balzac, Napoléon, quelle qu'ait été la puissance initiale de son tempérament, aurait dû être tué en quelques années par sa consommation prodigieuse de pensée et d'énergie, s'il avait vécu toute sa vie comme dans ses journées de bataille. Mais, précisément, explique Balzac, il savait concentrer sa volonté et sa pensée, comme ses troupes, sur certains points. De chaque question, il dégageait rapidement l'essentiel, et sur ce point essentiel et sur lui seul, il engageait toutes ses forces intellectuelles. D'où ses déductions puissantes et rapidement menées, une pensée toujours directe et pénétrante, mais toujours fraiche parce que son intervention est rapidement limitée, une énergie à chaque instant renouvelée et docile, ramassée, efficace au moment décisif, mais ensuite ramenée au repos. Tel est l'homme que voit Balzac, riant et charmant à minuit avec de jeunes femmes, détendu et jouant avec une indolence d'enfant, puis, brusquement le matin, ou au milieu même de ses jeux, capable de reprendre avec toute sa force les soucis les plus graves au point où il les avait laissés la veille, l'esprit prompt, les moyens complets, toutes les forces fraiches « maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain ».

C'est lui qu'il donne pour idole et aussi pour modèle pratique à ses jeunes ambitieux. Tous veulent imiter Napoléon : ils ne se proposent pas de l'imiter dans sa carrière, comme les héros de Stendhal qui ont l'œil fixé sur le jeune sous-lieutenant de Brienne, mais dans ses méthodes, dans sa puissance sur lui-même.

De là toute une série de jeunes conquérants, dont le destin triomphant s'oppose, dans la *Comédie Humaine* aux décadences provoquées par les passions fatales. Plus ou moins durement dressés par la vie, plus ou moins prompts à comprendre, ils finissent tous par adapter à leur propre carrière ces alternances de nonchalance et d'énergie dans lesquelles Balzac voyait le

propre de la méthode napoléonienne. Ils s'appellent Rastignac, de Marsay, du Tillet, de Trailles. D'où sortent-ils ? On ne le sait pas toujours : ils ont souvent sur leur origine la discrétion des aventuriers. Que savent-ils ? Ils ont parfois fait leur droit, et encore on n'en est pas sûr, ils sont d'un temps où n'existait ni l'Ecole des Sciences Politiques, ni, sous sa forme actuelle, l'Ecole Normale Supérieure, où Stendhal ne voyait pas de plus haut brevet de distinction intellectuelle que l'Ecole Polytechnique, où la société n'avait pas la manie des diplômes, où il était entendu, sans hypocrisie, qu'on donnait les places à la faveur. Ils finissent ministres, conseillers d'Etat, banquiers ou industriels illustres. Ils ont en commun le mépris des hommes et le plus parfait scepticisme moral, ils répètent après Talleyrand ce mot profond, qui est la morale de leur temps et dont on a fait la morale du nôtre : « Il n'y a pas de vertu, il n'y a que des circonstances. »

Avec des différences qui tiennent à leur carrière, à leur passé, à leur milieu, voilà l'esprit de ces jeunes arrivistes. Mais tous aussi ont en commun cet autre trait. Ils savent que la vie est avare des occasions où il faut être prompt, vigilant, énergique, où il faut se dépenser à fond. Dans leur vie apparemment insouciante, ils savent rassembler toutes leurs forces pour ce moment décisif. Sur le terrain, à l'instant de la bataille, ils sont tous à leur manière des élèves de Napoléon. Ecoutez l'un d'eux parler de Rastignac : « Rastignac a tout l'esprit qu'il faut avoir dans un moment donné, comme un militaire qui ne place son courage qu'à quatre-vingt-dix jours, trois signatures et des garanties. Il paraîtra cassant, brise-raison, sans suite dans les idées, sans constances dans ses projets, sans opinion fixe ; mais, s'il se produit une affaire sérieuse, une combinaison à suivre, il ne s'éparpillera pas comme Blondet que voilà et qui discute alors pour le compte du voisin, Rastignac se concentre, se ramasse, étudie le point où il faut charger et il charge à fond de train. Avec la valeur de Murat, il enfonce les carrés, les actionnaires, les fondateurs et toute la boutique ; quand la charge a fait son trou, il rentre dans sa vie molle et insouciante, il redevient l'homme du Midi, le voluptueux, le diseur de riens, l'inoccupé Rastignac qui peut se lever à midi, parce qu'il ne s'est pas couché au moment de la crise. »

Tous ils pourraient faire cette profession de foi. Avec cela, bien entendu, faisant litière de tous les sentiments, car les sentiments usent, dispersent, ils sont toujours cause de faiblesse et très souvent cause de défaite. Ceux d'entre eux qui arrivent le plus haut ont en eux quelque chose de froid, ils ne se passionnent jamais, mais pèsent les passions, calculent et choisissent. Tout en gardant en apparence les manières vives et étourdies de la jeunesse, en faisant même profession de légèreté et de turbulence, ils s'interdisent tout mouvement irréfléchi : pareils à Gobseck qui vivait les persiennes fermées pour ne pas

entendre même les bruits de la rue, ils se ferment à toute passion, à toute spontanéité, à toute source vive de vie. Ils veulent une possession d'eux-mêmes absolue. Ils auront des maîtresses, ils se permettront des moments de débauche qui étonnent, mais ce ne sont que des *ersatz* de passion, ils veulent être libres à tout moment, n'avoir aucune amarre, ils ne tiennent à rien et n'aiment rien. C'est le secret de de Marsay, fils naturel d'un grand seigneur anglais, enfant chéri du succès — mais c'est aussi bien le secret de Vautrin, forçat en rupture de chaîne : « avoir la cervelle cerclée dans un crâne d'airain, avoir assez d'énergie sur soi-même et on marche sur l'humanité comme sur un tapis. »

Cette formule cynique fait comprendre tout ce qu'il y a d'égoïste, tout ce qu'il y a d'inhumain dans de tels triomphes. Ce n'est pas un idéal que Balzac nous propose — son cœur est ailleurs — c'est ce qu'il voit. Et on comprend combien tout cela complète sa philosophie initiale, combien cette morale amère s'y trouve liée profondément. Il nous donne à choisir. Le dévouement, l'amour, la grandeur sont de belles choses, notre vie peut être brûlée de ces beaux feux ; mais il faut savoir qu'ils consument et qu'ils consument presque toujours en vain. Si vous voulez un jour la fortune et le succès, ne vous engagez pas dans le jeu des passions même les plus belles, ne vous donnez à rien, ne servez pas : le succès parmi les hommes appartient aux cœurs secs.

Mais l'idée centrale de *Louis Lambert* qui est aussi l'idée centrale de ce que Balzac appelait son « système » a encore d'autres conséquences, c'est-à-dire qu'elle est encore la clef à d'autres mystères et en particulier des phénomènes sociaux propres au monde moderne.

Cette *énergétique* est prolongée par une sociologie qu'on retrouve également dans toute l'œuvre de Balzac et par commande toutes ses positions politiques. Cette énergie par laquelle l'homme s'impose aux autres hommes et fait son propre destin, si elle était purement animale, pense Balzac, ne serait ni bonne ni mauvaise, elle serait simplement de l'énergie, la même que les animaux ont à leur disposition et qu'ils dépensent comme nous. La vie humaine ne serait donc qu'un prolongement de la vie animale, laquelle n'est pas différente en soi de la vie végétale, l'une et l'autre n'étant que l'application simple du principe de la conservation de l'énergie qui s'applique à toute la nature vivante ou inerte. Or, la pensée est toujours pour lui une détériorisation de l'énergie animale. La pensée est une transformation, une altération de la force vitale qui transforme cette force vitale, laquelle en principe n'est ni bonne ni mauvaise, en une force nocive, qui, à doses moyennes n'est encore qu'un élément malsain, mais qui à doses importantes ou à doses massives peut devenir un véritable poison. Ainsi l'homme est essentiellement différent de l'animal en ce que l'animal

ne peut pas se faire de mal. Il est une « force qui va », il reçoit et il dépense, c'est une machine qui consomme — tandis que l'homme secrète un produit qui peut le tuer, et aussi qui peut tuer, il a le privilège de transformer la force vitale en quelque chose d'autre, en ondes spécifiquement humaines et agissant sur les autres hommes, qui peuvent être bénéfiques, car parfois la pensée est bénéfique, mais qui sont le plus souvent nocives ou même mortelles, mortelles à lui et aux autres hommes. D'où la pensée de Rousseau, que Balzac répète constamment et qu'on pourrait mettre en exergue à toute son œuvre : l'homme est un animal dépravé.

Cela veut dire que l'homme est un animal qui a mal tourné. Il a les mêmes caractéristiques que l'animal et il aurait pu vivre comme un animal et utiliser ses forces vitales comme l'animal. Mais il a le triste privilège, ou le noble privilège comme on voudra, de transformer sa force vitale, de la spiritualiser en idées, en sentiments ou en passions. Il arrive qu'il se serve de cette particularité d'une manière sublime, d'autres fois et le plus souvent d'une manière raisonnable. Mais il peut aussi s'en servir autrement, et presque finalement il s'en sert autrement. En particulier, lorsque la concentration des hommes dans les cités ou dans les nations produit une concentration ou, pour employer le langage des physiciens, une saturation de pensée. La civilisation est la promotion de l'homme, mais elle est aussi son arrêt de mort. Elle l'enveloppe d'une atmosphère empoisonnée. Là plus qu'ailleurs, la pensée est un poison, non seulement pour l'individu, mais pour la collectivité. Les sociétés humaines meurent en un temps donné de la quantité de pensée qu'elles ont secrété et qu'elles n'ont pas su utiliser. Une civilisation est l'utilisation bénéfique de cette force collective, les décadences commencent quand les nations sont empoisonnées et dissoutes par la pensée qu'elles n'ont pas pu utiliser ou contenir. On reconnaît là encore les idées de Rousseau, et l'on arrive alors au second axiome de Balzac qui n'est qu'une déduction du précédent : la pensée est le plus puissant des agents de destruction du monde moderne.

C'est en particulier la naissance des peuples à la vie politique, à la fin du 18e siècle, qui a tout d'un coup libéré une énorme quantité de *pensée*, jusqu'alors dormante, enfouie dans des capitales et stérilisée, pour ainsi dire, dans des cercles restreints, et qui l'a répandue à travers la population toute entière, comme si une digue avait été crevée. Ainsi, des millions de récepteurs, qui jusqu'alors n'avaient fonctionné qu'avec une alimentation normale et dans un ressort réduit, ont reçu à la fois une alimentation supplémentaire, une excitation supplémentaire, sans effet sur certains, mais décisive pour d'autres, et en même temps le moyen d'utiliser cette énergie dans un domaine illimité. Des nations entières, ou du moins des secteurs entiers dans chaque nation se sont trouvés *survoltés*. Les

problèmes du monde moderne sont ceux qui se sont trouvés posés dès lors par l'apparition de milliers de volontés formant désormais une force avec laquelle il fallait compter, qu'il fallait diriger, endiguer ou utiliser. Les problèmes du monde moderne se posent donc en termes d'énergie, les données économiques du problème n'étant que des données statiques ou presque statiques, c'est-à-dire le cadre dans lequel se joue cette bataille des énergies, ou, si l'on veut, le butin auquel il s'agit d'avoir part.

La description du monde que fait Balzac est donc la description d'un monde qui vient de se déséquilibrer. Car l'équilibre des siècles précédents était fondé sur une stérilisation accidentelle de ces énergies à laquelle la foi religieuse et l'ignorance avaient une part égale. La masse de force vitale avait exercé de tout temps puisqu'elle est la vie même, mais elle n'avait eu une polarisation collective qu'à des moments exceptionnels, dont le plus remarquable fut la Réforme. Il importe peu qu'à l'origine réelle du déséquilibre ait été en effet Luther ou Rousseau. Balzac se place à son époque, et il admet, par convention, la date historique de 1789, sans se demander si le mal est plus ou moins ancien : car, c'est l'état *actuel* qui lui importe. Des milliers d'hommes ont vu, pendant la Révolution et l'Empire, des carrières illimitées s'ouvrir devant eux, et en même temps l'énergie de chacun d'eux s'est trouvée multipliée par l'enthousiasme, par les pensées nouvelles, par des perspectives inattendues, par la perception inattendue d'un monde inconnu qui s'offrait à eux. Chacun d'entre eux a éprouvé, dans un autre domaine et avec des proportions plus réduites, cette espèce d'éblouissement qui avait été celui de Louis Lambert. Leur volonté d'agir, de se faire une place, est, dans la vie sociale, une force nouvelle, comparable à la vapeur. Et cette comparaison est d'autant plus exacte qu'au début du 19e siècle, l'histoire invente pour nous une chaudière : la Restauration prétend emprisonner et canaliser ces énergies. Y réussira-t-elle ? C'est tout le drame politique du 19e siècle. Quel régime y réussira, ou plutôt quel régime, au lieu d'emprisonner cette énergie et de ne songer qu'à la contenir, saura s'appuyer sur elle et en faire une force motrice, cela c'est tout le drame politique de notre temps.

*Maurice BARDÈCHE.*

---

Claude ELSEN.

# LES PARADOXES DU NIHILISME

« Il faut renoncer au monde pour le comprendre. »
Jean GRENIER.

Les représentants du parfait nihilisme ne sont pas légion. Pour une raison bien simple, et qui va de soi : le parfait nihiliste se tait, le nihiliste convaincu est silencieux, en tout cas n'écrit, ne publie pas et, par le fait, passe le plus souvent inaperçu.

« On ne vit pas de nier la vie », dit André Malraux dans **La Condition humaine.** Posons-nous la question de savoir si l'on en meurt...

●

Les puristes tiennent qu'il n'est, pour le nihiliste digne de ce nom, qu'une solution logique : le suicide. Ce fut le point de vue de M. Albert Camus, du temps qu'il écrivait le **Mythe de Sisyphe.** Si l'on reconnaît (disait-il) « le caractère dérisoire de l'existence, l'absence de toute raison profonde de vivre, le caractère insensé de cette agitation quotidienne et l'inutilité de la souffrance », il n'est plus qu'à se tuer.

Oui, mais se tuer, c'est encore accomplir un acte **de foi !** Le suicide est une révolte contre l'absurdité **non acceptée** de la vie et une affirmation, un choix (« la mort est préférable à la vie »). Pour le vrai nihiliste, cela même est absurde. C'est vouloir une signification rationnelle à ce qui n'en a aucune. C'est, en somme, faire (autrement) ce que fait M. Camus lui-même lorsque, après s'être et nous avoir persuadés de la parfaite absurdité de l'existence, il nous propose néanmoins une morale, où figurent en bonne place les trois vertus théologales : foi, espérance, charité, dont il se contente de changer les noms et de nous assurer — comme Cyrano — que « c'est bien plus beau, puisque c'est

inutile ». Le ridicule de cette façon de christianisme athée est assez irrésistible, comme l'est l'indignation de M. Camus devant Schopenhauer « qui fait l'éloge du suicide devant une table bien garnie (...) cette manière de ne pas prendre le tragique au sérieux jugeant son homme ». Mais non ! C'est elle qui est logique, justement ! Car elle se fonde sur cette vérité d'évidence que rien ne vaut d'être pris au sérieux, pas même le tragique...

Le parfait nihiliste, donc, ne se tue pas. Mais il se tait. Parce que parler (ou écrire) est aussi vain que le reste, et qu'il y aurait un certain ridicule à user de l'encre, du papier, du temps et des forces à essayer de démontrer que rien n'a de sens et que tout est dérision. On n'imagine pas le parfait nihiliste s'appliquant à fignoler une phrase ou un chapitre, soumettant ses écrits à un éditeur, signant avec lui des contrats, discutant de ses droits d'auteur, dédicaçant ses livres à des gens qui ne lui sont rien, s'abonnant à l'**Argus**, guettant les réactions de la critique et, si tout va bien, finissant par vivre de sa plume, c'est-à-dire faisant de son nihilisme une source de revenus et une manière de profession libérale, comme le premier romancier venu.

L'autre après-guerre a produit quelques types de nihilistes presque parfaits. De l'un d'eux, dont l'amitié et la noblesse n'ont pas été sans le marquer assez profondément, Drieu a fait le héros de deux de ses ouvrages, **Feu follet** et **la Valise vide**. Il se nommait Jacques Rigaud. Il finit — quand même — par se tuer (comme Drieu). Totalement indifférent, durant sa courte existence, à la « littérature », Jacques Rigaud ne résista pas à la tentation de noter pour lui-même, sans suite, sans souci de composition ni, bien sûr, de publication, certaines réflexions que ses amis firent paraître après sa mort. Nous sommes quelques-uns à nous être répété, à vingt ans, ces formules dont se grisait notre romantique adolescence (car il y a aussi un romantisme nihiliste) : « L'ennui, c'est la vérité, l'état pur... Il suffirait d'avoir envie, mais je n'ai pas envie d'avoir envie... ». Et Jacques Vaché, autre suicidé des années 20, le Vaché des **Lettres de guerre** — encore un livre posthume — de l'humour noir avant la lettre et de « l'absurdité théâtrale et sans joie de tout »... Non, nos sous-Sisyphe à la petite semaine n'ont rien inventé, et c'est à vrai dire avec une tradition déjà solidement établie que renouent, à trente ou quarante ans de distance, certains jeunes d'à présent, lorsqu'ils jouent les revenus-de-tout. D'une tout autre classe est un homme comme Emile Cioran, en qui je vois l'auteur de deux ou trois des livres les plus marquants de ces dix dernières années (**Précis de décomposition, Syllogismes de l'amertume, La tentation d'exister**).

« Ne se suicident que les optimistes qui ne peuvent plus l'être — écrit Cioran. Les autres, n'ayant aucune raison de vivre, pourquoi en auraient-ils de mourir ? » Voilà, exactement posé, le problème. C'est d'une irréfutable logique, me semble-t-il. Ajoutons-y, à l'intention de ceux à qui la logique ne suffit

pas : « Je ne vis que parce qu'il est en mon pouvoir de mourir quand bon me semblera : sans l'idée du suicide, je me serais tué depuis longtemps. » Cioran rejoint ici Nietzsche, notre maître à tous : « L'idée du suicide m'a aidé à passer plus d'une mauvaise nuit... » Et nous découvrons ainsi une nouvelle explication de ce refus de la mort volontaire, qui pouvait nous apparaître comme l'un des paradoxes du nihilisme. Cette explication, c'est qu'en vivant, le nihiliste atteste sa plus grande liberté en face de la vie elle-même : libre de la quitter quand bon lui semblera, il lui préfère cette liberté, il la lui oppose, il donne à cette liberté le pas sur son instinct, il se choisit à chaque instant libre de décider de ses actes, de sa vie et de sa mort. Toujours logique...

Et c'est, après tout, une position inattaquable et privilégiée, que celle de l'homme qui vit uniquement parce que bon lui semble. On ne voit pas très bien qui ou ce qui pourrait quoi que ce fût contre lui. Au pire, la Société, s'il la gêne trop — car il arrive aussi que le nihiliste apparaisse comme un gêneur — le tuera. Et puis après ? Ce faisant, elle ne le privera que d'un bien qu'il n'estimait pas : l'existence. On pourrait en outre démontrer sans peine que ce nihilisme-là est l'attitude la plus élégante à l'égard de cette Société, en un temps où celle-ci ne justifie plus que le mépris, mais ceci est une autre histoire.

●

Je pense au suicide depuis mon adolescence. Qu'on m'entende : je veux dire, d'une part, que depuis un quart de siècle le problème du suicide est — avec celui de l'amour — celui auquel ma réflexion s'est appliquée le plus continûment et, d'autre part, que l'idée de me tuer est une de celles avec lesquelles je me suis le plus fréquemment mesuré. Il m'est arrivé au moins deux fois d'être sur le point de le faire. Ce ne fut pas nécessairement sous l'influence de contingences précises ou dramatiques. On admet qu'un homme se tue dans un moment de désespoir ou d'égarement, sous l'effet d'un malheur soudain, d'une passion violente, d'un choc psychologique. Je dirai tout de suite que les suicidés de cette sorte — amants abandonnés, maris cocus ou hommes d'affaires ruinés — me semblent seulement pitoyables, et un peu méprisables. La forme de suicide dont je parle ici est, si l'on veut bien me passer le paradoxe, une attitude devant la vie — oui, une attitude de refus, de rejet, de détachement, adoptée sinon sereinement, du moins lucidement et tous comptes faits. Ce fut celle de Drieu, qui l'a admirablement analysée dans son Récit secret, le plus beau de ses livres. Il n'y aurait rien à ajouter à cette confession dédaigneuse, si Drieu n'y laissait dans l'ombre certains aspects du problème, et notamment s'il ne passait sous silence les raisons qui peuvent retenir de se tuer un homme qui les ferait siennes.

Car il est de fait que la tentation du suicide se heurte très vite à certains obstacles, à certains arguments. Le premier, le plus solide peut-être, est l'instinct de conservation. Ne le traitons pas à la légère. Notre part animale s'insurge contre l'idée de suicide avec une force peu commune. Il suffit parfois pour la surmonter d'un de ces orages psychologiques dont j'ai parlé : un amour malheureux, un grand malheur, l'effondrement d'une existence. Plus souvent, ce n'est là qu'un cap difficile, qu'un « mauvais moment à passer », qu'il suffit d'affronter avec un peu de maîtrise de soi, de résignation — ou simplement de force d'inertie — pour, ensuite, remonter la pente. Les êtres qui se tuent dans de telles circonstances, dans de tels moments, justifient l'opinion courante suivant laquelle le suicide est une lâcheté. En toute autre occasion, cette opinion est stupide, le suicide commis de sang-froid étant au monde l'acte qui réclame le plus de courage vrai. Avoir raison, à tête reposée, si j'ose dire, du puissant instinct de conservation qui est en chacun de nous, est une entreprise qui s'accommode fort mal de la lâcheté. Je sais de quoi je parle. C'est à la force de cet instinct et à elle seule que je dois de ne pas m'être tué à vingt ans, et à trente-deux.

Deuxième obstacle au suicide : on n'est pas seul au monde. J'ai connu jadis un garçon que seule retenait de se tuer l'idée — charitable, honorable, généreuse — de la souffrance qu'en eussent éprouvée ses parents. Autrement dit, l'affection qu'il portait à ces braves gens le retenait de céder à la tentation de mourir, de quitter une existence qui l'ennuyait. Il arrive ainsi que, si détaché qu'on soit de la vie et des êtres, le respect des sentiments de ces derniers crée une manière d'obligation de vivre. C'est le plus irrationnel des liens qui peuvent rattacher à l'existence, mais ce n'est pas le moins fort.

Pour être complet, il me faut encore mentionner ici, si étranger qu'il me soit, un troisième obstacle : le doute métaphysique. Je ne songe pas au veto divin derrière lequel se retranche, par exemple, le chrétien. Pour lui, pas de problème. Il lui est interdit de se tuer, sous peine de péché irrémissible. A l'opposé, point de question non plus pour le matérialiste ou l'athée convaincus. Mais de l'un à l'autre, la marge est grande, et l'on peut se trouver dans une position qui, pour être moins nette, est aussi beaucoup plus inconfortable. Que l'homme ne soit que ce qu'il est, c'est une idée dont il est parfois malaisé de s'accommoder. Il se peut — et je le crois — que le doute qui en résulte ne soit qu'une forme de la crainte incompréhensive de l'homme devant l'apparent mystère de sa condition d'animal intelligent. Quoi qu'il en soit, il arrive qu'il soit, ce doute, plus obsédant à la fois que la certitude du croyant et que celle de l'agnostique. Il m'effleura parfois, ce qui suffirait à me défendre de le traiter à la légère.

Ce n'est pas lui pourtant qui m'a fait jeter l'interdit sur le

suicide — et je ne jurerais pas que, le jour venu où le simple instinct de conservation ne sera plus en moi plus fort que toutes les raisons, que la raison elle-même, je ne choisirai pas cette manière discrète de vider les lieux (1).

Claude ELSEN.

---

(1) Je ne résiste pas, ici, à la tentation de citer quelques lignes de Montherlant auxquelles je souscrirais volontiers : « Un des lieux communs qu'on répète touchant les neurasthéniques est : mettez-les devant l'obligation de gagner leur vie, vous verrez bien, par force, leur neurasthénie disparaître... Or, rien n'est plus faux. Mettez un neurasthénique devant l'obligation de gagner sa vie, plutôt que de faire effort il s'abandonnera, se laissera dégringoler puis mourir (ou plutôt se laisserait mourir si des personnes sensibles ne s'occupaient pas de lui : rarement qui s'abandonne n'est pas recueilli). Mais il est une race d'êtres qui, sans être des neurasthéniques, s'abandonneront plutôt que de devoir mener une vie difficile. Se donner du mal pour le superflu, oui. Pour le nécessaire, mille regrets. Une race où le prince russe ne devient pas chauffeur de taxi ; une race qui ne s'adapte pas à la misère, et préfère la non-vie à une vie où il n'y ait pas un minimum de bonheur. Une heure de bonheur par semaine, est-ce que ça vaut le coup ? On pèse, on pèse que non, et on se jette dans la Seine... ».

Abbé J. LEFEVRE.

# Le prochain Consistoire

Comment répondre aux questions posées sur le Concile qui se prépare ? Le programme n'en est pas donné. Seuls en connaissent les chapitres, ceux qui sont officiellement attachés aux Commissions préparatoires. Et ils sont tenus au secret.

Il y a eu les « vota » des Evêques adressés au Saint-Siège. On n'en peut rien connaître. Nous n'en parlerons pas.

Je sais bien qu'innombrables sont les propos que beaucoup se permettent dans les milieux chrétiens et chez les non-chrétiens. Autant de vues de l'esprit, strictement personnelles, un peu trop... fantaisistes et souvent tandencieuses. Je sais aussi les « vota » que présentent tel et tel Révérends qu'on disait « inspirés »... Ne nous y arrêtons pas : ils peuvent installer dans l'illusion d'abord et dans la déception plus tard, les meilleurs du peuple chrétien.

Vous avez entendu prétendre que ce Concile devra être un « Concile d'union ». Et certains de conclure : Après le Concile, il n'y aura plus de différences entre les « Eglises » ; tous les chrétiens seront unis, chaque « communauté » pouvant sans doute conserver une certaine autonomie... C'est aller bien vite en besogne. Et pourtant, cela devrait aller tout seul selon l'imagination de ceux qui, attendant des réformes profondes, espèrent voir combler les fossés qui séparent les catholiques et les

protestants... Tout cela nous paraît léger ! Ne faisons pas parler nos frères « séparés ». Entendons-les : dures, sévères, sont leurs répliques aux « exigences inchangées » du Pape Jean XXIII (cf. « La Revue Réformée », n° 45 - 1961/1).

Le Concile du Vatican II, un Concile d'union ? Non, ce n'est pas l'intention du Pape qui, dans sa première encyclique « Ad Petri cathedram » (29 juin 1959) a déclaré explicitement :

« Le but principal du Concile consistera à promouvoir le développement de la foi catholique, le renouvellement de la vie chrétienne des fidèles, l'adaptation de la discipline ecclésiastique aux conditions de notre temps. Ce sera assurément un admirable spectacle de vérité, d'unité et de charité, dont la vue sera, Nous en avons confiance, pour ceux qui sont séparés de ce Siège Apostolique, une douce invitation à rechercher et à trouver cette unité pour laquelle Jésus-Christ a adressé à son Père céleste une si ardente prière. »

Voilà, n'est-il pas vrai, la grande pensée de S.S. Jean XXIII :

GARDER INTACTE L'UNITÉ AVEC LE CHRIST ET AVEC L'EGLISE ET PRÉPARER AINSI LE RETOUR A L'EGLISE DES CHRÉTIENS DISPERSÉS.

Il faut le souligner : C'EST POUR LE BIEN D'ABORD DES MEMBRES DE L'EGLISE QUE LE CONCILE SE PRÉPARE.

Dans ces temps de bouleversements mondiaux, les uns et les autres ont pu être et risquent d'être encore ébranlés dans leur foi, blessés dans leur amour et dans leur sainteté. C'est la charge de Pierre : « Confirme tes frères dans la foi », dans la foi sans laquelle il n'y aurait point d'UNITÉ.

Voilà, nous semble-t-il, la grande intention du Concile.

L'unité dans la foi, cela signifie fermeté personnelle dans la foi et souci de garder l'intégrité du dogme catholique.

L'unité dans la foi, c'est la grande affaire d'un siècle où sévissent l'agnosticisme, le naturalisme, le relativisme, le laïcisme et l'athéisme, d'un siècle où a sévi, dès ses premières années, en milieux catholiques, le Modernisme que condamna Pie X en 1907, où a sévi, au lendemain de la deuxième guerre mondiale,

une « nouvelle théologie » que condamna Pie XII en 1950 en son encyclique « Humani Generis » et en 1954 dans ses grandes Allocutions.

Précisons plus encore. L'unité dans la foi n'est possible que s'il y a chez tous un respect de la vérité.

Et nous nous rappelons que l'unité dans la vérité est le souci de Jean XXIII. Qu'on lise son Message de Noël dernier.

« Où est sur la terre le respect de la vérité ? Ne sommes-nous pas parfois et même trop souvent en face d'un antidécalogue éhonté et insolent... C'est aujourd'hui comme une conspiration diabolique contre la vérité. »

Et, se tournant vers les responsables qui doivent plus et mieux que d'autres, penser, honorer, dire et faire la vérité, le Pape les supplia de ne se prêter jamais à ces contrefaçons de la vérité, qui devraient être des objets d'horreur pour les chefs, pour les éducateurs et conducteurs de peuples au sein de la Cité.

Notre monde souffre du mensonge qui est partout.

Pie X, Pie XII, Jean XXIII ont préparé, par leurs Actes que j'ai rappelés, le travail du Concile.

Ce Concile fera mieux comprendre la bienfaisante action de l'Eglise de vérité qui est UNE dans sa foi, dans son gouvernement et dans son culte, sur les individus et sur les sociétés. Il répondra ainsi au vœu le plus profond des victimes de notre siècle.

Car tous le sentent, s'ils ne le disent pas explicitement : humainement, tout est perdu, il n'y a plus de solution humaine pour nous sauver des ruines de la décadence et nous préserver de la déchéance dans le retour à toutes les formes de l'esclavage. Tous le sentent et plusieurs le disent à voix haute : Dieu seul peut nous sauver.

Croyants et incroyants se tournent avec anxiété vers ce Concile qui aura une incidence infaillible sur la voie de l'Eglise et sur le sort du monde. L'Eglise seule, en effet, a le respect de l'homme et ne cesse de l'honorer en lui rappelant sa nature et sa destinée. Elle seule lui enseigne qu'il n'a point de puissance

pour le mensonge dont il souffre et par lequel il s'épuise, se dégrade et meurt.

Il m'apparaît de plus en plus que le Concile qui se prépare sera le « CONCILE DE LA VÉRITÉ », révélant à tous que l'Eglise, seule, est Ecole de vérité pour la libération des hommes et pour leur salut.

Luc J. LEFÈVRE.

---

# UN RÊVE

## de Charles BAUDELAIRE

Sainte-Beuve est venu au monde trop tôt. Il aurait dû vivre au temps du freudisme, qui l'aurait bien amusé. Au fond, nos littérateurs psychanalistes ne font pas autre chose, en plus systématique, donc en plus pédant, que l'auteur des *Lundis* calculant des rapports entre l'œuvre de Montaigne et la vie de Montaigne. J'avoue que ces investigations m'ont toujours laissé froid, et que la personne des écrivains de jadis ne m'intéresse guère; surtout depuis que j'ai mesuré la distance qui sépare les écrivains contemporains de leurs ouvrages, généralement situés fort au-dessus de la pensée qui les conçut. Les feux de la poésie s'allument par éclairs, au sommet d'un esprit dont la base demeure plongée dans le plus ténébreux prosaïsme ; de sorte qu'il serait bien hasardeux de chercher dans ces profondeurs fût-ce un commencement d'explication, au sujet de la fulguration, presque toujours d'une nature tout à fait différente, qui les surmonte et les prolonge. Mais enfin le jeu est divertissant. L'autre jour, un studieux garçon publiait un volume de cinq cents pages pour démontrer que toutes les beautés incluses dans *La Légende des siècles,* ou dans *Madame Bovary* dérivent d'un incident minuscule qui se produisit quand Hugo avait sept ans ou quand Flaubert en avait onze. Même si c'était vrai qu'est-ce que ça pourrait bien nous faire ?

A presque tous les adolescents il arrive des choses du

même genre; et seuls le grand poète et le grand romancier dont il s'agit ont tiré de cette émotion fugitive (à supposer que le « processus » soit exact) le pouvoir de composer des chefs-d'œuvre immortels, qui ne portent d'ailleurs, d'une telle origine, dans le cas le plus favorable, que des traces insignifiantes. Il en résulte que l'élément important, c'est ce qui distingue Hugo ou Flaubert du comptable ou du plombier qui, stimulés de même, n'ont pas écrit une ligne digne de mémoire; non ce qui est commun aux uns et aux autres.

Tout cela pour dire que le rêve dont Charles Baudelaire adressa le récit détaillé à Charles Asselineau, et auquel Michel Butor consacre tout un volume de commentaires, pourrait être le rêve de n'importe qui, malgré les complications et les allusions très alambiquées dont il est constellé. Quand j'étais soldat, j'entendais mes camarades issus du peuple se raconter mutuellement chaque jour leurs songes de la nuit : on n'imagine pas les extravagances dont le sommeil d'un aide-maçon ou d'un réparateur de chaudières peut être hanté... Pareillement, l'auteur des *Fleurs du Mal,* ce matin du 13 mars 1856, rêve qu'il évoluait dans les couloirs d'une maison mal famée, aux murs de laquelle étaient pendues des miniatures représentant des oiseaux. Il y avait aussi, sur un piédestal, certain petit monstre, affligé d'un appendice partant du crâne. Cet avorton fit au rêveur ses confidences, qu'interrompit le réveil.

Tel est le « matériel onirique » au moyen duquel notre exégète tentera de reconstituer l'existence, les sentiments, les idées, les procédés littéraires du poète le plus original et le plus intelligent du dix-neuvième siècle.

***

L'oracle ne prendra pas cette fois l'aspect didactique et discursif de la critique à la Sainte-Beuve, que les modernes sorbonagres, avec leur appareil scientifique et leur langage abstrait, ont considérablement alourdie. *L'Histoire extraordinaire* (1) que nous narre l'auteur de *La Modification,* d'après l'épistole bardelairienne, se divise en une quantité de courtes effusions plus ou moins elliptiques, dont chacune prétend saisir un fragment de

(1) Gallimard.

la révélation involontaire que ce texte *doit* contenir — car on écarte avec horreur l'hypothèse qu'il pourrait ne rien signifier du tout. De larges blancs, ménagés entre les chapitres, qui ne s'étendent en général que sur deux ou trois pages, citations comprises, invitent le lecteur à méditer les indications qu'on lui propose et qui souvent, au milieu d'une phrase, après une simple virgule, vont mystérieusement à la ligne, conformément à une mode assez récente, le dernier cri de la syntaxe d'avant-garde.

Cet artifice met dans les esquisses de dissertation française, où s'épuise notre commentateur, je ne sais quoi de sybillin et d'incantatoire, qui en corrige l'apparente faiblesse. Je dis « apparente » parce qu'il va de soi qu'un auteur aussi apprécié, chef d'école, paraît-il, traduit dans une dizaine de langues étrangères ne saurait être taxé de maladresse ni de sécheresse, et que, s'il se contente de notules incomplètes ou d'allusions évasives, dont l'enchaînement ne semble pas toujours d'une extrême solidité, c'est parce qu'il lui plaît de mettre seulement son public sur la voie ; contrairement aux « imprudents », aux « ignorants », aux impétueux qui, nous dit-il, « ouvrant trop tôt les enveloppes » (du message transmis par Asselineau), « risquent de disperser la poussière d'or » dont il est incontestablement chargé.

Michel Butor daignera toutefois s'exprimer tout au long sur deux points, qui lui tiennent le plus à cœur, et à l'aide desquels il nous prie de dessiner la figure de Baudelaire, tel qu'en lui-même et-cætera; à savoir l'érotisme et la politique.

***

Quant au premier point, vous n'imaginez pas l'importance du rôle que joue la vérole, *secundum Michelem,* dans la vie et dans l'œuvre de Baudelaire...

D'abord, on nous donne comme certain : 1° que le poète resta « collé » à Jeanne Duval par scrupule de conscience, parce qu'il lui avait communiqué la fâcheuse maladie ; 2° que le fameux fiasco dont la Présidente, Apollonie Sabatier, fut la victime étonnée, eut pour cause, chez l'amant défaillant, la peur de la contaminer à son tour. Affirmations que je crois fort aventurées, et c'est le moins qu'on en puisse dire.

D'autre part, la hantise de Lesbos, qui éclate notam-

ment dans les « Poèmes condamnés », vient tout droit, déclare l'essayiste, de l'éducation trop tendrement féminine que reçut le jeune Charles, et qui le conduisit à « aimer tout ce qu'aiment les femmes ». N'aiment-elles pas, avant tout, les hommes ?... Une telle interprétation aurait pu bien plutôt justifier, chez celui qui en est l'objet, une tendance homosexuelle — dont on le voit totalement exempt. Il est vrai qu'en pareil cas les spécialistes de la « psychologie des profondeurs » invoquent l'ambivalence », qui consiste, lorsqu'on a de l'inclination pour une chose, à avoir en même temps et par conséquent l'inclinaison contraire. Je penserais volontiers, quant à moi, qu'une certaine indulgence à l'égard du tribadisme dénote une virilité bien marquée, avantage que l'on conteste au pauvre Baudelaire, tant et si bien qu'on l'a même supposé babilan, voire impuissant. Allez-y voir...

Au fond, tout est obscur dans l'âme de ce génie malade. Comme dans l'âme de presque tous nos semblables, univers dont les psychologues, freudiens, jungiens ou tout ce qu'on voudra, se font une image aussi enfantine que les sept ciels de Ptolémée. Ou bien, à l'inverse, ils emberlificotent laborieusement ce qui est relativement limpide. Michel Butor, comme maints de ses subtils prédécesseurs, épilogue à l'infini, avec références classiques, sur le célèbre tercet de *Sed non satiata* qui finit par ce vers : « *Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine* ». Que vient faire ici l'épouse de Pluton ? La réponse à cette question apparaîtra sur-le-champ à ceux qui s'aviseront de la délectation avec laquelle le compagnon de Jeanne Duval répète la scabreuse dernière syllabe de ce nom infernal... Nous nous trouvons là devant un calembour aussi graveleux qu'éculé, familier aux étudiants qui récitent la truculente « Salade mythologique ».

∴

En revanche, il est absurde de prêter un sens phallique au nez de Hans Pfaal, héros d'Edgar Poë, comme au nez du « lion » qui se pavane dans une des plus humoristiques *Nouvelles histoires extraordinaires* (celle qui raille, tout banalement, le snobisme littéraire des dames du monde). On sait que le poète du *Corbeau* eut l'imagination et la plume rigoureusement chastes ; même

l'inlassable Marie Bonaparte, dans les mille pages de son analyse, n'a pu le prendre une seule fois en défaut sur ce point.

Plus arbitraires encore semblent les sentiments avec lesquels Michel Butor relève un passage, prétendûment sadique ou morbide, du « Canard au ballon », passage qui n'est pas autre chose qu'une description technique de l'instrument nommé guide-rope. A force de vouloir trouver des secrets et des mystères, plus ou moins révélateurs, dans une œuvre littéraire, on finirait pas en fausser complètement le sens. Je me charge, par les mêmes procédés, de déceler une foule d'arrière-pensées ésotériques ou égrillardes dans la *Paimpolaise*, ou même dans l'*Amstramgram* des petites filles. Peut-être la façon dont les critiques de cette catégorie torturent les textes, pour leur faire exprimer les états d'âme les plus troubles, nous ouvre-t-elle surtout des perspectives sur la sensibilité de l'interprète. Ce que Michel Butor avoue d'ailleurs, à la fin de son épopée psychologique en seize chants : « C'est Baudelaire qui parlait de moi ».

« Il parle de vous », ajoute-t-il aussitôt, mais grand merci, si cela veut dire que notre subconscient à tous ressemble à l'image qui nous est ici présentée, du subconscient baudelairien.

Les grands écrivains du passé savaient que l'esprit humain, impénétrable à la raison, n'en est pas moins quelque chose de relativement simple, dans ses lignes générales. C'est vrai des promoteurs du « nouveau roman », qu'inspirent visiblement le sentiment d'un certain manque de tempérament et le besoin de ramener à des fins scientifiques l'art de conter, né d'un pur divertissement.

***

Entrent enfin en ligne de compte tels partis pris politiques dont l'essai butorien ou butorifique porte les marques, spécialement quand l'auteur soutient *mordicus* que Baudelaire fut longtemps un bon démocrate — ce qui ne tient pas debout une minute. La parfaite identité de vues, entre Baudelaire et Poë, fraternité spirituelle, au sujet de laquelle le traducteur des *Histoires extraordinaires* ne tarit pas, suffirait à réfuter cette thèse tendancieuse, s'il n'y avait pas en outre les imprécations

contre « la manie du progrès, de science, de diffusion des lumières », les formules du genre « démocratie égale vérole », les paraphrases d'*Euréka*, du *Dialogue de Monos et d'Una*, et cent attaques visant avec acharnement « la bêtise et la sottise modernes ».

La conduite du poète lors des journées révolutionnaires de 1848 fut la conséquence de certaines dispositions d'ordre privé, non d'une conviction républicaine ou d'un amour du peuple, pour lesquels il n'eut jamais assez de sarcasmes. Comment peut-on soutenir que ce seigneur, ce « fils de roi », l'un des trois ou quatre pré-nietzschéens, conçut — comme écrit Michel Butor — « des espoirs démocratiques », fondés sur la Deuxième République (p. 135), qu'il fut disciple de Maistre « à contre-cœur » (p. 163), et qu'il poussa la démophilie jusqu'à réclamer pour les pauvres le droit à l'ivrognerie (p. 164) ? Décidément, il est une ironie baudelairienne dont certains savants lecteurs ne paraissent même pas sentir la griffe. Si Baudelaire et Poë voulaient tous deux « détruire la société » bourgeoise (p. 206), c'était au bénéfice d'une société aristocratique et hiérarchique, non au bénéfice d'une société égalitaire.

Chose curieuse : arrivé aux deux tiers de la lettre Asselineau, le glossateur tourne court. Pour les derniers traits du rêve, il ne tente aucune explication. Je lui suggérerais bien que, lorsque Baudelaire rêvait d'un *demi*-oiseau, c'était un pressentiment de l'*hémi*plégie dont il devait être affligé dix ans plus tard. Mais peut-être ma modeste contribution aux études baudelairiennes serait-elle mal reçue...

***

La lettre s'achève par un défi plaisant, lancé aux importuns qui prétendraient assigner à ces visions incohérentes une « adaptation morale ». Ce qui aurait dû décourager d'avance Michel Butor. Il ne dira pas qu'il n'a pas été mis en garde...

A Baudelaire, le rêve du 13 mars 1856 a semblé fort drôle. L'« adaptation », hélas, est lugubre. Même quand elle s'acharne galamment à nous montrer que Jeanne Duval fut belle et intelligente, ce qui ébranle les fondements les mieux assis du baudelairisme traditionnel. Ainsi, sous l'effort des « adaptateurs » opiniâtres, la

connaissance des grands écrivains ne s'édifie pas : elle s'écroule.

Sortons de ces décombres et relisons sans idée préconçue les *Fleurs du Mal*. Nous aurons la surprise de les découvrir beaucoup plus claires que les éclaircissements qu'on leur impose. C'est le rêve *éveillé* des poètes qui nous intéresse. Ils dorment en prose. Car les rêves sont des déchets, et les éboueurs vous diront que toutes les poublelles d'un même quartier se ressemblent. Voltaire disait : « J'ai les songes de mon portier ». Et Poë : « Je rentre tous les soirs dans le commun ». Or, c'est de sa vie personnelle — et Baudelaire à son exemple — qu'il fit une « histoire extraordinaire ».

Robert POULET.

---

# NOTES DE LECTURES

Nikos **KAZANTZAKI** : *Lettre au Greco* (Plon).

L'œuvre de Kazantzaki n'a pris son plein essor que depuis peu d'années. Longtemps limitée à la Grèce, elle a d'abord conquis la Scandinavie avant de gagner — il y a moins de dix ans — la France d'où elle a ensuite rayonné vers les pays de langue anglaise. Aujourd'hui, Kazantzaki est un écrivain universel, traduit dans toutes les langues, suivi par un public de plus en plus vaste qui découvre en lui le héraut de la Crète martyre. Sur lui-même, nous savions peu de choses, si non qu'il avait beaucoup voyagé, été tenté par le Boudhisme, le communisme, et qu'il était venu finir ses jours en France, reclus à Antibes où il avait achevé « La dernière Tentation », « Le pauvre d'Assise », retour au Christianisme et « Lettre au Greco, souvenirs de ma vie » qui vient de paraître chez Plon. Ces dernières pages font figure de testament poétique, politique et spirituel. Kazantzaki y évoque sa dure lutte pour la conquête de la paix de l'âme dans un monde où la souffrance, la peur et la privation de liberté déchirent le cœur de ceux qui ne savent être ni sourds, ni aveugles. Le livre aurait pu être son chef-d'œuvre si l'auteur avait eu l'occasion de le réécrire trois fois comme il ambitionnait. La mort l'en a empêché et ce sont des pages brutes qu'une traduction fidèle livre au public. Kazantzaki s'y répète avec un peu trop d'insistance. On pourra regretter cette hâte d'éditeur (il y a même un doublon avec un chapitre de « De l'Ile de Vénus au Mont Sinaï »), bien que les théories qui ont inspiré les principaux romans (« La liberté ou la mort », « Le Christ recrucifié » et « Alexis Zoba ») n'en surgissent qu'avec plus d'intensité. Obsédé par la liberté, retrouvant la passion du Christ dans les souffrances de la Crète opprimée par les Turcs, attiré comme dans un gouffre par l'espérance d'un nirvana impossible, fasciné par Lenine, terrifié par Nietzche, Kazantzaki a vécu balloté de ci de là avec la nostalgie d'un homme que seule la lutte peut sanctifier et laver du pêché du monde. Tous les ressorts d'une inspiration mul-

tiple sont dévoilés par la « Lettre au Greco » dont on regrettera seulement qu'elle ait été publiée avec si peu de soins. Avec ce livre, se clôt une œuvre qui est visiblement destinée à prendre de plus en plus d'ampleur et à rappeler que la Grèce continue de vivre et qu'au delà de ses souffrances et de ses blessures encore saignantes, elle aspire toujours, comme par le passé, à semer sur terre un peu de cette graine insensée qui fait mourir et vivre les hommes : la liberté.

M. D.

*Partis, Journaux et Hommes Politiques d'hier et d'aujourd'hui* (*Lectures Françaises*, numéro spécial).

Sous la direction de M. Henry Coston, des journalistes se sont fait chercheurs et se sont livrés à un travail gigantesque. Ils ont rassemblé et publié une suite d'études, de monographies, de documents et de notes sur les « *Partis, Journaux et Hommes politiques d'hier et d'aujourd'hui* ». La droite et le fascisme, le mouvement monarchiste en France, bonapartistes et plébiscitaires, nationaux et nationalistes, des Croix de feu à la Réconciliation française, les partis et la résistance sous l'occupation, la presse de l'opposition nationale depuis la Libération, le pétainisme sous les IVe et Ve Républiques, les mouvements nationaux, le mouvement Poujade, le mouvement du Manifeste aux Français, des planistes du « 9 Juillet » à ceux de « Patrie et Progrès », les paysans et la politique, les modérés, le mouvement gaulliste, les partis et le problème algérien, les démocrates-chrétiens, le centre-gauche, la gauche et l'extrême-gauche, les communautés religieuses et les sociétés philosophiques dans la politique, petit dictionnaire des partis et journaux politiques : telles sont les têtes de chapitre de cet important ouvrage.

Dans sa brève préface, M. Henry Coston précise que, réserve faite des inévitables erreurs et lacunes, ce travail tient à la fois du manuel d'histoire et du dictionnaire et qu'il a été conduit avec un grand souci d'objectivité.

Inévitables, les erreurs et les lacunes l'étaient en effet. On en relève, de légères et de plus regrettables. Exemple : André Tardieu, qui a été l'un des principaux collaborateurs du *Temps* et la grande vedette de *Gringoire* entre 1936 et 1939, ne figure même pas parmi les collaborateurs de ces deux journaux. Son rôle politique, d'autre part, est, peut-on dire, entièrement passé sous silence. Il en est de même pour Poincaré. Et si des hommes tels qu'Aristide Briand, Léon Blum ou même Gambetta sont mieux partagés, c'est qu'ils ont joué un certain rôle dans certains partis ou dans certaines feuilles. Il importe donc de souligner ceci : l'équipe de M. Coston ne s'est intéressée aux hommes politiques que dans la mesure où ils ont entretenu des rapports avec des journaux ou avec des partis.

Quant à l'objectivité, il est certain qu'elle y a presque constamment tendu. Des légendes trop répandues dans les milieux de droite sont heureusement dissipées. Des bruits douteux se

trouvent confirmés. M. François Mitterand collaborait à la revue « *France* », qui avait été créée à Vichy, en juin 1941, « pour fixer la doctrine de la Révolution nationale », et son ami Gabriel Jeantet lui fit effectivement décerner la Francisque. Par contre, il n'est pas prouvé qu'il ait été « cagoulard »...

Il est précisé que Pierre Mendès-France est issu d'une vieille famille israëlite portugaise qui s'établit dans le sud-ouest au XVIe siècle. Mais — pour en rester à Mendès-France — le côté « radical de gauche » du personnage est complaisamment souligné ; son admiration profonde pour Poincaré — qui a tenu une place importante dans sa vie — est tue. Et surtout, le succès de la conférence de Genève, en juillet 1954, est présenté comme le résultat d'un troc entre Mendès-France et les Soviets, ceux-ci n'étant intervenus auprès de Ho Chi Minh et de Mao Tsé Toung que contre la promesse de l'abandon de la C. E. D. par la France. Je doute que M. Alfred Fabre-Luce, dont le livre « *Mendès ou Pinay ?* » est invoqué à l'appui de cette thèse, l'approuve sans réserve... Et nous sommes loin ici de l'objectivité du dictionnaire ou du manuel d'histoire.

Qu'importe ? Tel qu'il est, le livre dont M. Coston a pris l'initiative est un instrument de travail de premier ordre. Les tendances politiques de ses auteurs étant connues, il rendra aux historiens, aux journalistes et même aux curieux de tous bords les services qu'il cherchait justement à rendre.

*Louis GUITARD.*

François NOURISSIER : *Brigitte Bardot* (Bernard Grasset).

Si quelqu'un d'autre ne nous rappelait périodiquement qu'il incarne à lui seul et La Gloire et La France, notre sujet principal de fierté nationale serait assurément et incontestablement Brigitte Bardot. Un sujet qui rapporte. Autant que la Régie Renault, a dit M. Pinay. Belle carosserie au demeurant, si l'on tient à prolonger la comparaison. D'elle, on sait tout, ses enfances, ses mariages, ses amours, ses malheurs et même ce qu'elle ignore encore : par exemple, qu'elle aura un nouvel enfant, et de quel sexe et de qui. Elle est « la petite fiancée de la France », l'idole vouée à l'adoration parfaite et perpétuelle, publique, laïque et obligatoire, conjuguée à tous les temps et à tous les modes et d'abord à l'impératif.

Des esprits chagrins ou arriérés conjecturaient bien que c'était une mode et qui passerait comme le marc de café. Ce fameux marc de café, quel casse-figure depuis la marquise ! A preuve qu'aujourd'hui B. B. — pardon ! Madame Bardot — entre toute vive dans le sérieux, le respectable et, pour tout dire, dans l'immortel, par l'Essai que vient de lui consacrer M. Nourissier. M. Nourissier n'est ni un barbon, ni un adolescent boutonneux. Non. Il est d'un âge intermédiaire, éloigné de tous les excès. On peut se fier à sa parole et le croire lorsqu'il démontre que B. B. est un événement de notre histoire et de l'Histoire tout court, un phénomène sociologique, avec tous les tenants et les aboutissants que cela comporte. *Veni, vidi, vici,* et

comment, et pourquoi ; rien n'échappe à la sagacité de M. Nourissier. Il explique tout, devine tout (« Tout ce qu'on ne vous a pas dit sur Brigitte Bardot ») et vous psychanalyse un peuple en moins de deux. A la fois rassurant et inquiétant : « L'homme occidental moderne en voie de féminisation » cristallise en B. B. ses désirs équivoques. Il peut l'imaginer comme sa fille, sa sœur et même « un petit peu son frère ». Voilà qui ménage l'avenir. Quelques années encore et l'homme occidental moderne projettera en B. B. son complexe d'Œdipe. Tout cela n'a rien que de normal, de tout à fait normal. L'homme occidental moderne qui resterait insensible aux charmes de B. B. serait — comme dirait Zazie — un « normossessuel ». Quant aux femmes occidentales modernes, ce qu'elles cherchent dans B. B. c'est l'image « absolue » de ce qu'elles sont devenues. Libérées, mais ni vamps ni garçonnes, offertes toujours, bien qu'elles en aient, à la Loi du mâle : « Cette femme-enfant est bien une fille du XXe siècle, une insurgée avide de remettre à l'homme les clefs de la Bastille, une fois accomplie sa révolution ». Ce n'est pas tout : « Ah ! les fesses de Bardot ! » s'exclame avec extase une de mes amies qui n'a pourtant rien à lui envier sur ce chapitre. Exclamation qui en révèle long sur le pouvoir de défoulement de fesses bien faites (tout spécialement de ces fesses-là), et que j'offre ici à l'appui de la thèse de M. Nourissier.

On a découvert, voici quelque temps, que B. B. aurait du talent. Cette éventualité n'intéresse point M. Nourissier et même, elle le gêne. B. B. telle quelle, sortie de son milieu bourgeois et un peu encanaillé — une canaillerie de bon ton — avec sa beauté, son « naturel parfait », son « attitude spontanée jusqu'au scandale », lui plaît, l'enchante. M. Nourissier n'est pas de ces imbéciles qui trouvent « la beauté honteuse », ni de ces « laids ou de ces pauvres qui la jugent subversive », encore moins de ces vicieux, qui voient le mal partout. Avec Chardonne, Aragon, Morand qu'il appelle à la rescousse, il veut qu'on sache bien qu'il respecte B. B. et l'admire au même titre qu'un Boucher, qu'un Fragonard ou qu'un La Tour ; derrière ce visage de « l'éternel féminin », il brûle qu'on découvre, sous sa gouverne, la « femme classique ». Voilà le mot lâché, qui justifie l'entreprise. Ainsi, tout est bien clair : M. Nourissier vient de poser sa candidature à la chaire de Bardologie que M. Malraux se doit de créer prochainement à La Sorbonne (1).

*Ginette GUITARD-AUVISTE.*

---

(1) « Je fabule, bien sûr, je fabule... » comme dirait M. Nourissier lui-même, à qui j'abandonne la responsabilité d'un verbe tout chaud sorti du jargon psychopathologique. Que ce terme, cependant, ne rebute pas le lecteur d'emblée : l'ouvrage de M. Nourissier comporte un texte très bref et quatre-vingt deux photos de B. B.

LA DUCA : *L'Erotisme au cinéma - II* (JJ. Pauvert)

Dans la préface courageuse et saine qu'il a écrite pour ce deuxième album, La Duca dénonce très justement l'hypocrisie qui a fait parfois condamner le premier. Personne n'oserait sérieusement mettre en doute que l'érotisme constitue le « moteur » le plus évident et le plus constant de l'intérêt que les hommes portent depuis un demi-siècle à l'art des images animées. Qu'il suffise d'immobiliser certaines de ces images, de les isoler de leur contexte pour que la chose prenne précisément une évidence saisissante, parfois gênante, voilà ce que montre d'abord cet ouvrage comme celui qui l'a précédé, sous le même titre. Ce n'est pas inutile, et ce n'est pas « malsain ». L'étude d'un art qui est aussi un commerce ne saurait être exhaustive, ni même très sérieuse, si l'on n'y fait leur part aux facteurs « impurs » de son prodigieux pouvoir sur l'imagination et la sensibilité de son public.

C. E.

A. PIEYRE DE MANDIARGUES : *Feu de braise* (Grasset).

« Prix de la Nouvelle 1960 » : le seul prix littéraire de l'année qui soit allé à un livre de qualité. Il est vrai que ceux qui l'ont décerné ont pris le temps de la réflexion, puisque *Feu de braise* a paru... en mars 1959 — et que l'on sait depuis longtemps qu'André Pieyre de Mandiargues est l'un des quatre ou cinq écrivains de moins de soixante ans que l' « honnête homme » ne peut ignorer.

C. E.

Jean BRUNE : *Cette haine qui ressemble à l'amour.*

Jean Brune a écrit le roman de l'Afrique du Nord. le premier grand vrai roman qui ne parle pas du combat de l'Islam contre l'Europe comme d'une querelle de clocher. Cinq cents pages inspirées, c'est beaucoup. L'auteur s'en tire par sa profonde connaissance d'une terre triste et fiévreuse où les passions grossissent coume des mirages et ne se noient que dans le sang. Quand la haine ressemble à l'amour, la réconciliation pourrait n'être pas loin. C'est ce qu'a tenté d'exprimer Jean Brune avec une foi, une ardeur et un lyrisme inattendus chez un journaliste que la bêtise a désigné comme un ultra, que le Pouvoir a chassé d'Algérie et que la police aimerait fourrer dans les cellules bientôt vides des tueurs du F.L.N. Les musulmans ne comprennent plus. Mais qui comprendrait ? Ce livre pourrait réconcilier des hommes si tant de forces obscures ne souhaitaient pas le contraire de la réconciliation.

Enrique M. MARTINEZ.

# Le Traité de Sociologie

## *de Georges GURVITCH* (1)

L'apparition du volume II complète cet ouvrage unique en langue française, qui se propose de donner, comme le dit M. Gurvitch dans l'avant-propos, « une image aussi objective et aussi large que possible du domaine et de la situation présente de la sociologie ».

La sociologie devient de plus en plus dans notre monde une science fondamentale. Toute affirmation appuyée sur des principes généraux ou sur des contacts personnels concernant l'ensemble d'un groupe, d'une population ou d'une société, est toujours gratuite et erronée. Un Français n'est pas la France. La société française n'est pas égale à toute société. La race, la géographie, la langue, les moyens de transport, le type d'industrie dominante, l'organisation de l'éducation nationale, etc. provoquent des différences très importantes entre des groupes sociaux. La Sociologie doit connaître tout ce que l'homme doit et peut savoir d'une société, découvrir les faits, essayer de deviner les causes et les relations existantes entre les différents facteurs.

Aucune action ne devrait être entreprise sans une étude approfondie de la réalité sociologique. Mais ce qui est reconnu comme un principe dans le domaine de l'industrie, ou du com-

(1) *Presses Universitaires de France,* Paris, 2 vol.

merce, continue à être pratiquement ignoré dans l'action sociale ou politique. Il est évident que la Sociologie, la dernière science venue au monde exige des travaux et des conditions de connaissance extrêmement difficiles. La Sociologie est la plus complexe de toutes les sciences bien qu'elle soit la plus jeune à cause du domaine qu'elle explore et de la méthode qu'elle applique pour étudier ce domaine. Nous voyons l'ampleur, la complexité et en même temps l'importance et les répercussions des tâches de la Sociologie, en lisant la définition que M. Gurvitch donne de cette science : « La Sociologie est la typologie qualitative et discontinuiste fondée sur la dialectique, des phénomènes sociaux totaux astructurels, structurables et structurés, qu'elle étudie d'emblée à tous les paliers en profondeur, à toutes les échelles et dans tous les secteurs, afin de suivre leurs mouvements de structuration, de déstructuration, de restructuration et d'éclatement, en trouvant leur explication en collaboration avec l'Histoire. »

Ce qui peut être simplifié en disant que la Sociologie étudie les phénomènes sociaux totaux, dans l'ensemble de leurs aspects et de leur mouvement en les captant dans des types dialectisés micro-sociaux, groupaux et globaux en train de se faire et de se défaire. La Sociologie, tout en ayant un centre général, doit donc se diviser en de multiples branches, pour permettre aux chercheurs un travail efficace. A l'heure actuelle, les spécialités sont devenues absolument nécessaires, car chaque aspect d'une science possède une telle importance, qu'il est nécessaire de lui consacrer la totalité d'un effort humain. Mais ce besoin de diviser le domaine d'une science en de nombreuses sections, crée la difficulté d'avoir une vue d'ensemble. Le « Traité de Sociologie » sera donc utile aux sociologues eux-mêmes, car pour la première fois nous possédons une vue générale de tous les aspects importants de la Sociologie française.

Pour donner une idée complète de l'ouvrage, nous sommes obligés d'énumérer les titres des chapitres et les noms de leurs auteurs.

Le premier volume est divisé en 5 sections.

D'abord une introduction : objet, méthode, histoire de la Sociologie (M. Gurvitch) et ses rapports avec la Psychologie (M. Bastide), l'Ethnologie, l'Ethnographie (M. Balandier) et l'Histoire (M. Braudel).

Dans la deuxième section, M. Gurvitch étudie les problèmes fondamentaux de la Sociologie générale : sociologie en profondeur, microsociologie, groupements particuliers, classes et structures sociales, sociétés globales, etc... La troisième aborde l'étu-

de des problèmes de morphologie sociale : sociologie géographique (M. George), démographie sociale (M. Girard), sociologie des villes (M. Chevalier), du milieu rural (M. Mendras) et des régions sous-développées (M. Balandier). La Sociologie économique fait l'objet de la quatrième section avec les chapitres consacrés aux rapports entre économie politique et sociologie économique (MM. Lhomme et Weiller), à l'état de la sociologie des systèmes, régimes et structures économiques (M. Lhomme) et à celle des fluctuations économiques (M. Marchal). La cinquième section traite de la sociologie industrielle dans les chapitres suivants : sociologie des techniques de production et du travail, psycho-sociologie de l'entreprise (MM. Friedmann et Reynaud), sociologie du syndicalisme, de l'auto-gestion ouvrière et des conflits du travail (MM. Friedmann et Tréanton) et les rapports entre vie de travail et vie hors travail, entre industrie et société (MM. Friedmann et Tréanton).

Le deuxième volume est également divisé en cinq sections : la première étudie des problèmes de sociologie politique tels que la Sociologie des régimes politiques, des partis (M. Duverger), des élections en France (M. Goguel) et en pays anglo-saxons (M. Dupeux). Les deuxième et troisième sections sont consacrées à l'immense domaine de la Sociologie des civilisations : sociologie des religions (M. Le Bras), sociologie de la connaissance, de la vie morale et du droit (M. Gurvitch), sociologie criminelle (M. Levy-Bruhl), psycho-sociologie de l'enfance (M. Piaget), sociologie du langage (M. Granai), de l'Art (M. Francastel), de la musique (M. Bonnot), de la littérature (M. Memmi) et une étude des problèmes de l'entrecroisement des civilisations et de leurs œuvres (M. Bastide).

La quatrième section traite des problèmes de psychologie collective et de psychologie sociale : psychologie des relations interpersonnelles, des groupes, des classes sociales, des vastes ensembles ; le problème de la personnalité de base et les rapports entre sociologie et psychanalyse. La cinquième et dernière section étudie les rapports entre sociétés dites « archaïques » et sociétés historiques et analyse le concept même de société archaïque, la compénétration de méthodes ethnologiques et sociologiques et la Dynamique de relations extérieures des sociétés « archaïques ».

Au fond, le contenu de cette table de matières n'est que la liste de cours d'une Faculté d'Etudes Sociales encore pratiquement inexistante. Donc l'intérêt du « Traité de Sociologie » est évident. Néanmoins ce traité frappe par ses lacunes. L'état actuel de la sociologie en France en est la cause. Car depuis

qu'Auguste Comte appela sociologie la philosophie sociale, celle-ci a exercé une forte influence dans la formation de celle-là. Il est vrai que peu à peu l'importance croissante de l'argent dans la société moderne a provoqué le besoin de connaître des faits, des nombres, des chiffres, des rapports concrets de production, de vente, etc..., en vue d'une politique publique et privée. Alors à côté des traités sur « La Société Nouvelle » commencèrent à paraître des enquêtes comme celles de Le Play et de Charles Booth, avec ses « études des problèmes ». Cette nouvelle orientation qui convenait au tempérament des Américains et aux besoins d'une société en mouvement, se développa rapidement aux U. S. A. Mais généralement, la France a dans l'ensemble suivi la voie des vues générales, des « idées », des divagations plus ou moins fondées sur la société. Et tout en admettant qu'une évolution s'est opérée, nous croyons voir que la Sociologie française ne s'est pas encore totalement libérée de la « philosophie sociale » de Comte.

Je crois que chaque chapitre du « Traité de Sociologie » nous offre un exemple de cette absence de descriptions du présent. De certains domaines — comme celui de la politique — nous ne pouvons, selon M. Goguel, tirer des travaux existants qu'une « leçon de modestie ». Modestie déjà annoncée d'ailleurs par M. Gurvitch dans l'avant-propos du « Traité de Sociologie », en affirmant que son ouvrage « voudrait devenir *un point de départ* pour des études plus approfondies ». Nous les attendons avec impatience.

Il demeure que le « Traité de Sociologie » est un ouvrage capital pour tous : pour ceux qui veulent s'initier à cette science nouvelle, et pour ceux qui veulent avoir une vue d'ensemble sur l'état actuel de la Sociologie.

*ENRIQUE M. MARTINEZ.*

## LES ARTS

### *BERTHE MORISOT, au Musée Jacquemart-André*

# Le sourire de l'impressionisme

Rendant compte, l'année dernière, de l'Exposition Van Gogh, je rendais pleinement hommage à l'esprit d'initiative, aux dons d'animateur du peintre Jean-Gabriel Domergue, conservateur de ce musée qui appartient à l'Institut de France et qui était devenu depuis de nombreuses années, par suite du malheur des temps, une belle-au-bois-dormant, où après la coupure de la guerre et ses déménagements si préjudiciables aux œuvres d'art tout se ternissait, s'écaillait, se détériorait. Pour restaurer l'Hôtel du Boulevard Haussmann, qui abrite les collections léguées par les époux Jacquemart-André à l'Institut, remettre en valeur tableaux, objets d'art, meubles, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. J.-G. Domergue a su le trouver et les recettes, produit des droits d'entrée sont passées de quelques centaines de mille francs à plus d'une centaine de millions. Grâce à ces recettes les Frago, les Franz Hals, les Rembrandt, les Chardin, quelques beaux primitifs italiens ont déjà repris leur place sur les cimaises rénovées. Bientôt les visiteurs reprendront nombreux le chemin de cette somptueuse demeure marquée au coin des fastes du Second Empire, d'un goût contestable mais dont le contenu vaut mieux que le contenant.

Répétons cependant que le cadre offert aux manifestations périodiques si intelligemment organisées par le maître de céans est assez peu adéquat et que des salons couverts de lambris aux architectures intérieures lourdes et compliquées se prêtent assez mal à des accrochages de tableaux en série. Sur ce plan, l'Exposition Lautrec, avec les lamentables encadrements du Musée d'Albi, était assez décevante, celle de Constantin Guys et des illustrateurs du Second Empire, ici cependant dans leur ambiance, encore plus. J'ai déjà écrit ce qu'il fallait penser de l'Expo-

sition Van Gogh à ce point de vue. Mais il ne faut pas, je crois, incriminer l'organisateur mais plutôt ceux qui le secondent et auxquels il s'en remet sans doute du soin des présentations et accrochages. Toutes les expositions successives, y compris la plus récente, celle consacrée à Berthe Morisot, révèlent la même absence de goût, la même ignorance de l'optique de la peinture, du prospect qu'exige chaque tableau, des convenances qui doivent présider au rapprochement des œuvres sur la cimaise, de l'aération que chaque œuvre exige. Je pense que le sympathique Conservateur du Musée Jacquemart-André, auquel nous devons tant de plaisirs renouvelés, devrait faire appel à des concours plus éclairés pour l'organisation et la mise en valeur de ses expositions. Tout le monde y gagnerait : les visiteurs, les œuvres exposées, la légitime fierté des prêteurs, et peut-être aussi les finances du musée déjà si florissantes.

J'avoue que l'Exposition Berthe-Morisot, qui par le nombre et l'importance des œuvres exposées fait figure de Rétrospective a été pour moi une déception. J'ai eu besoin de toute mon objectivité en exerçant une difficile faculté d'isolement par rapport à l'ambiance, qui marque si fortement chacune des œuvres, pour ne pas condamner en bloc l'œuvre de cette belle et aimable artiste, qui fut cependant « le sourire de l'Impressionisme ».

Berthe Morisot a joué un rôle sinon capital, du moins fort utile dans les milieux des peintres impressionistes français, entre 1865 et 1895. Elle participa sans une défaillance à toutes leurs expositions de groupe. Elle fut surtout l'élève, l'amie, l'inspiratrice d'Edouard Manet, auquel elle emprunta une partie de sa manière, la largeur de touche, l'aisance du coup de pinceau et cette distinction qui est la marque du plus prestigieux des maîtres de l'impressionisme, s'il ne fut pas le plus grand. En retour, elle apporta au peintre de « l'Olympia » et du « Déjeuner sur l'herbe » ce qui pouvait lui faire défaut pour boucler le cycle de sa grande expérience picturale. Elle allait faire de lui après le grand peintre traditionnel qu'il n'avait jamais cessé d'être jusqu'aux environs de 1870 et avant de peindre ses « Canotiers d'Argenteuil » et sa « Lessive », tableau qui enchantait Renoir, un plein-airiste s'associant de manière beaucoup plus intime aux tentatives et aux créations du groupe plus jeune et plus audacieux qui constituait l'aile marchante de l'Impressionisme et comptait Pissaro, Monet, Sisley, Renoir, Guillaumin, sans parler de Berthe Morisot. Celle-ci après avoir été l'élève d'Oudinot, disciple et compagnon de Corot, l'enseignant sur la recommandation du maître, avait toujours été un peintre de plein-air, un peintre de la sensation directe, à la palette franche et de plus en plus irrisée.

Manet qui admirait — et qui aimait sans doute — celle qui fut sa disciple préférée, une amie dont la distinction, la culture et le charme naturel l'enchantait (Berthe Morisot devait en 1874 épouser le frère cadet du peintre, Eugène, et devenir ainsi sa

belle-sœur), Manet après une longue fréquentation professionnelle et mondaine, devait se laisser entraîner par elle hors de son atelier. Il n'avait pratiquement jamais cessé d'y travailler, utilisant simplement croquis et pochades faits à l'extérieur : de cette manière avait été peint le « Déjeuner sur l'herbe » et tant d'autres toiles célèbres. A partir de 1872, Manet plantera son chevalet en pleine nature, sous les frondaisons d'un parc, dans une allée de jardin, au bord de l'eau, soit en pleine campagne, soit dans une propriété amie des environs de Paris, pour exécuter de toutes pièces des œuvres qui ne devaient plus rien à la lumière abstraite de l'atelier, ni aux élaborations réfléchies d'un peintre de composition. Le fait est assez important pour être relevé, à l'actif de Berthe Morisot déterminant, chose curieuse, une sorte d'évolution à rebours chez un des plus grands peintres du 19e siècle. La démarche de la plupart des maîtres contemporains fut, en effet, inverse, car sans jamais abandonner la nature, ces peintres, après une période initiale de plein-airisme, revinrent presque tous à la peinture d'atelier et de composition, comprenant qu'il n'est pas de grande création possible sans cette transposition de la réalité qu'il est à peu près impossible d'opérer en présence de la vie et dans la lumière mouvante des spectacles quotidiens. Cézanne, voulant selon sa formule, « **refaire le Poussin sur nature** » éprouva lui-même combien une telle démarche était décevante, voire dans la lumière tranquille de la Vallée de l'Arc et des bords de l'Estaque. Son tableau-clef des « **Grandes Baigneuses** » en témoigne.

Que penser de l'œuvre de Morisot, après s'être arraché à l'atmosphère pensante et ennuyeuse des salles de « Jacquemart-André », où se juxtaposent dans une macédoine indigeste les tableaux les moins faits pour se côtoyer et qui tous exigeraient un isolement propice, une ample respiration sur la cimaise ? Berthe Morisot, quoiqu'on puisse affirmer, fut et reste une artiste mineure, pleine de vivacité, de distinction et de charme, mais ne posséda jamais aucun des dons suprêmes qui font le grand créateur et le véritable maître. Ce ne fut pas un oiseau de haut vol, à l'envergure puissante, mais une alouette dans les jardins de l'Impressionisme. Pour être justement goûtée, il lui faut un cadre à sa mesure, limité et discret.

L'ensemble de son œuvre représente une évolution qu'il est intéressant de préciser. Après une période qu'on peut qualifier de pleinement impressioniste, culminant vers 1885 avec quelques toiles parmi les plus lumineuses de l'artiste — **Dans l'herbe à Maurecourt ; Dans la Salle à manger** — Berthe Morisot effectue un retour vers la forme et le dessin. Sensible à la leçon de Renoir, elle peint alors ses derniers portraits qui sont parmi les plus fermes, sinon les plus beaux, de toute son œuvre : **La mandoline - La fillette au panier - La jeune fille à l'éventail.**

## Le retour à la tradition

Si les grandes expositions publiques ne se recommandent pas toujours par la qualité de leurs présentations, il existe à Paris quelques galeries privées qui loin d'encourir le même reproche excellent dans la mise en valeur des œuvres qu'elles accrochent à leurs cimaises. La Galerie Creuzevault, avenue Matignon, est de celles-là. Cette galerie, qui s'est ouverte il y a quelques années, s'inscrit au premier rang des salles parisiennes se consacrant aux peintres modernes et contemporains. Accrochages excellents, catalogues à la typographie soignée, choix significatif des œuvres servant la réputation des artistes présentés.

C'est ainsi que l'Exposition rétrospective de 37 dessins et peintures, d'Amédée de la Patellière, s'échelonnant de 1923 à 1931, apparaît comme une des plus belles manifestations du calendrier artistique de la saison. Non seulement le choix est parfait parmi les 900 peintures qui composent l'œuvre de ce magnifique artiste mort prématurément en 1932, à l'âge de 42 ans, mais cette exposition remet opportunément à l'honneur un artiste que la jeune génération paraît oublier et qui occupe cependant une place singulière dans la glorieuse phalange des peintres français de la première moitié de ce siècle.

Artiste pleinement original, qui, s'il eût survécu, prendrait rang aujourd'hui parmi les « monstres sacrés », constituant l'armorial de l'Art vivant, Amédée de la Patellière, originaire de la région nantaise, blessé grièvement deux fois durant la guerre de 1914, vécut une grande partie de son existence en des résidences champêtres et sur la Côte d'Azur, à St-Paul-de-Vence. La Patellière fut un solitaire et un méditatif, auquel convient parfaitement ce qualificatif de « provincial », que lui décerne sans aucune intention péjorative Jean Cassou. La Patellière, grâce à cette solitude entretenue dans l'ambiance de nos vieilles provinces, encore si riches et si lourdes d'un passé qui fonda une tradition d'art ayant ses plus solides assises dans ce terroir fortifiant de ses sèves et embaumant de ses parfums l'œuvre de Poussin, de Louis Le Nain, de Corot, de Courbet, aussi bien celle de Cézanne et de la plupart de nos grands impressionistes, La Patellière sut capter ce courant d'essence paysanne et aristocratique, lequel irrigue tout ce que l'art français a produit de plus essentiel et de meilleur.

Il serait intéressant, — et je pense que cette suggestion rejoint les préoccupations des dirigeants de la Galerie Creuzevault, — de mettre sous les yeux des amateurs et des jeunes artistes la physionomie d'un autre grand peintre, dont la carrière s'inscrit parallèlement dans le temps et l'esprit à côté de celle de La Patellière, **Roger de la Fresnaye.** Il fut aussi un peintre essentiellement français de souche aristocratique et terrienne, d'une stricte originalité, auquel un état de santé précaire imposa un labeur solitaire et médité, artiste à la forte personnalité et de

grande culture, qui, s'il eût vécu davantage, aurait infléchi le courant de la peinture française moderne dans un sens plus conforme au génie profond de la race. Maurice Loutreuil, auquel la Galerie Durand-Rueil rendait l'année dernière un magnifique hommage, La Patellière, La Fresnaye : trois maîtres, trois carrières prématurément brisées, trois œuvres qui restent en dépit de la brièveté de leur accomplissement des monuments prestigieux, riches d'enseignement, pouvant et devant servir de références à la jeune Ecole française partie à la dérive dans le sillage des faux dieux étrangers formant aussi leur trinité : Kandinsky, Mondrian, Paul Klee ; tous les trois différents, ayant chacun leur vertu propre, illustrant, chacun à leur manière, les divers aspects du génie plastique du pays qui les a vu naître, les a nourri de ses enseignements et de ses traditions.

En dehors de ses sources, qui sont manifestes, rejoignant par les maîtres de la Réalité de notre 17e siècle les grands coloristes vénitiens de la fin du 16e, particulièrement les Bassan, La Patellière fut aussi l'homme de son temps et son génie singulier offre de curieuses interférences que personne jusqu'ici ne s'est employé à relever. C'est ainsi que compositions et figures évoquent celles du Picasso de l'Epoque romaine, du Chirico des Mannequins de l'Epoque métaphysique et des Chevaux se cabrant sur les plages de la mer latine. Il prédétermine le style de Lurçat, décorateur et rénovateur de l'art des liciers de la Marche, qui depuis la fin du 18e siècle, oubliant les fortes traditions flamandes et médiévales, s'étaient perdus dans les transpositions acrobatiques de la peinture de chevalet.

La Patellière est un admirable peintre de composition, au dessin large et incisif, à la palette sourde jouant dans les bruns modulés relevés par des roses, des verts et des bleus pleins de distinction. Il est aussi un peintre intérieur, nourrissant une flamme secrète, laquelle fait s'irradier une lumière, qui n'est pas seulement celle des aurores et des crépuscules, celle des chauds après-midi d'été, mais une lumière secrète venant de l'esprit et nous faisant pénétrer l'âme du monde.

## Vers une nouvelle figuration

Il ne se passe pas de semaine sans qu'une nouvelle galerie de tableaux ne s'ouvre à Paris. Dans certaines rues de la Rive Gauche, autour de St-Germain-des-Prés, les galeries se touchent transformant la rue étroite en une sorte de « souk » de la peinture. Que faut-il penser de cette prolifération des commerces d'art ? Elle est un signe des temps. Amour, curiosité, spéculation ? Les trois, sans doute, car dans l'esprit de l'homme les mobiles sont complexes, divers, souvent contradictoires, mais, comme toujours, « Dieu reconnaîtra les siens ».

C'est ainsi que la rue St-Placide, qu'illustrait déjà la galerie du même nom, qui depuis bientôt dix ans, sous la direction de

Jean Rumeau s'avère un des foyers de la jeune peinture, sorte de creuset, dans lequel viennent s'épurer les réputations nouvelles, que sanctionne annuellement le Prix de la Critique, Jean Rumeau n'est plus seul. Il a désormais un voisin, Pierre Domec, qui vient d'ouvrir une autre galerie, dont l'architecture intérieure mérite à elle seule une visite, et qui, plus est, paraît vouloir, lui aussi, considérer le commerce des tableaux autrement que comme un rayon de « **souvenirs de Paris** » ou le prétexte à de bruyantes manifestations publicitaires plus ou moins insanes.

Après une exposition de groupe, affichant les tendances du lieu, la Galerie Pierre Domec prend le départ avec Robert Lapoujade. L'introducteur dans un luxueux catalogue est Monsieur Jean-Paul Sartre. Sans vouloir médire ici des hommes de lettres, je voudrais, une fois pour toutes, dire ce que je pense de leurs élucubrations esthétiques. A une seule exception près, celle de Baudelaire, ils n'ont jamais rien entendu aux arts plastiques, encore moins à la Peinture qu'au reste. Qu'ils s'appellent Diderot, Gœthe, Stendhal, Théophile Gautier, Edmond de Goncourt, Barrès, Gide ou Malraux — et je ne cite pas les moindres — ils n'ont jamais proféré sur le sujet qu'opinions gratuites, approximations ou calembredaines, extérieurs par leur mode d'expression à celui des plasticiens, qui est avant tout d'ordre visuel. Si, selon la remarque de Mallarmé à Degas, « **on ne fait pas de poèmes avec des idées mais avec des mots** », on ne fait pas davantage des tableaux avec des idées mais bien avec des couleurs.

Ceci dit pour nous dispenser de commenter la lourde et accablante préface de Monsieur Jean-Paul Sartre, qui sur 540 lignes d'une typographie serrée se débat consciencieusement, aux prises avec le spectre de la Peinture qu'il ne parvient pas à exorciser.

Robert Lapoujade mérite mieux. C'est un véritable peintre, probablement un des meilleurs de sa génération et il n'a nul besoin de la pesante dialectique sartrienne pour se recommander à l'attention des amateurs. Il appartient à cette jeune équipe montante, qui prépare la relève des grands aînés et s'efforce de sortir du bourbier de l'informel où l'art contemporain était en train de s'enliser. Ce n'est pas tout à fait un nouveau venu. Il a déjà des références et l'exposition la plus intéressante que nous ayons retenue de lui, c'est l'exposition faite, rue des Beaux-Arts, chez Pierre Loeb, l'homme qui précisément a lancé une corde secourable afin d'aider les meilleurs d'entre les jeunes peintres à sortir de la fondrière.

Le reproche que pourrait encourir Lapoujade c'est d'accorder trop de crédit à la Littérature, voire à une certaine idéologie ; ses relations, ses préfaciers et ses propres déclarations en témoignent, mais passons, l'artiste vaut beaucoup mieux que le rhéteur ou le partisan. Agé aujourd'hui de 40 ans, ayant 20 ans d'expériences, de recherches, de travaux continus, il entre, à n'en pas

douter, dans cette maturité où l'artiste donne ses plus beaux fruits.

Je ne chercherai pas, comme Monsieur Jean-Paul Sartre, des justifications métaphysiques aux réussites du peintre, exprimant clairement, en dépit de certaines apparences, les sujets qu'il a choisis pour ses tableaux et répondant aux titres qu'il leur donne : « Emeutes » - « Tryptique sur la torture » - « Hiroshima ». Que l'artiste ait pris pour point de départ un spectacle de la rue ou qu'il ait évoqué à l'aide de documents empruntés à l'actualité des spectacles que son imagination lui permet de recréer en les recomposant sur la toile, peu importe. Ce qui compte, c'est la mise en œuvre, c'est l'élaboration plastique et picturale des thèmes et des sujets, servant de support à ses créations et qui, après avoir provoqué l'émotion initiale, lui en fournissent les éléments morphologiques.

Ce que j'aime surtout dans Lapoujade, avec la beauté de sa palette, ses harmonies colorées, qui sont riches, complexes et possèdent cette qualité aujourd'hui rare, la distinction, c'est sa rigueur et sa plénitude. Sur ce plan j'ai particulièrement admiré la plus petite toile de son exposition, « Service d'ordre », sa structure pyramidale recoupée par des diagonales qui font s'épanouir la composition dans tous les angles du tableau. J'aime aussi son écriture serrée, la densité de sa couleur, fruit de modulations savantes. Tout n'atteint pas le même degré de réussite, mais l'Exposition de la Galerie Pierre Domec est une des plus belles que l'on puisse voir actuellement à Paris.

Le poids de la plupart de ses toiles est tel que leur ensemble fait éclater le cadre qui les contient et exigerait un développement de cimaise deux fois plus considérable que celui qui leur est offert. Autre observation : les toiles de Lapoujade possèdent — vertu rare aujourd'hui, dans la débauche de peinture bi-dimensionnelle sans sujet — le double prospect, celui purement esthétique qui manifeste l'organisation colorée de la toile, celui, formel, qui se réfère au sujet et qui est d'ordre descriptif, sans qu'on puisse rien inférer de littéraire et de péjoratif. Et j'ajouterai que lorsqu'on met le nez dessus, la beauté de la matière ne trahit pas le plaisir qu'on peut tirer de son organisation esthétique et formelle.

F.-H. LEM.

**Je consacrerai partie de ma prochaine chronique à la Rétrospective actuelle d'André Lhote, organisée par la Maison de la Pensée française, rue de l'Elysée.**

# VOIX D'OCCIDENT

## L'ESPOIR EN FRANCE

Il n'est certes pas trop tard pour saluer nos jeunes amis des « Cahiers Universitaires », l'organe de la Fédération des Etudiants Nationalistes dont le premier numéro porte la date de Février 61.

Nullement découragé par le reerendum et « les négociations », François d'Orcival constate avec une parfaite lucidité :

« La jeunesse a tout le temps devant elle, elle a son avenir. La jeunesse marche. Calmement, sereinement, avec idéal, elle marche sans faire de faux pas, droit devant elle, comme les armées de l'Empereur qui avançaient aux roulements de tambours vers un ennemi qu'elles rendaient fou. La jeunesse est devenue une jeune nation dans la nation. Elle est une entité qui ne veut plus désormais s'intégrer dans aucun autre corps, car cela fait partie d'un vieux monde qui désole la jeunesse par sa veulerie, son acceptation gratuite de tous les mythes, de toutes les méchancetés et actes inutiles... Elle a pris conscience de son unité, de sa force ; elle a appris à s'aimer, à se comprendre à travers toutes les différences inhérentes à la nature humaine. La jeunesse de France, la vraie, la franche, la joyeuse jeunesse de France a vu que d'autres jeunesses avaient accompli et réussi leurs révolutions afin de pouvoir être et de pouvoir vivre. Chez nous, tout reste à faire.

***

Depuis toujours les hommes ont été entraînés par des minorités. L'Histoire a le sens que lui donnent des minorités d'hommes lucides et décidés. Ceux qui ont inventé le « sens de l'Histoire » étaient aussi une minorité contre un pouvoir fort, établi depuis des siècles, disposant d'une Armée, d'une Administration, de l'appui de la masse. Pourtant Lénine et ses quelques centaines de militants ont tout renversé et l'ordre qui règne actuellement en Russie soviétique est sans aucun doute beaucoup plus tyrannique que l'ordre qui y régnait sous les tzars. Les Jacobins étaient-ils tellement plus nombreux aux premières heures de cette Révolution dont nous portons les désastreuses conséquences ? Qui aurait avancé en 1790, à la fête de la Fédération que le roi Louis XVI serait exécuté trois ans plus tard ? Les « officiers libres » de Nasser étaient à peine quelques dizaines lorsque Neguib prit le pouvoir, il ne le garda qu'un an... ».

## ALLEMANDS MASOCHISTES

Relevons ces pertinentes remarques parues dans *Reichsruf*, l'hebdomadaire nationaliste de Hanovre :

« Sur d'innombrables chaînes de radio allemandes, si ce n'est sur toutes, passa, il y a peu de temps, une émission sur Lidice : « Le village silencieux ». L'auteur est l'écrivain Ernst Schnabel. Nous n'avons rien contre l'humanité, rien contre un examen de conscience, le repentir, la séparation, rien contre Lidice. Mais nous voudrions voir le jour où la Radio allemande et ses écrivains attitrés se souviendront qu'il y a eu des centaines de Lidice, non avec 180, mais bien avec mille fois ce chiffre d'assassinés et de torturés à mort, qu'il y a des milliers de « villages silencieux », des centaines de « villes silencieuses » et douze millions d'Allemands arrachés à leur patrie, dont la douleur est sans cesse renouvelée, que l'expiation d'un Lidice c'est ceci.

Que la radio tchèque ne fasse aucune émission sur « Aussig 1945 », c'est-à-dire sur les assassinats de femmes et d'enfants que les Tchèques commencèrent là (alors qu'à Lidice les femmes et les enfants ont au moins été épargnés) se comprend de soi-même, et si elle le faisait, ce serait certainement uniquement une fière apologie du crime, mais que la radio allemande se complaise dans les émissions d'expiation, qu'elle étouffe les crimes commis contre les Allemands, ceci est un chapitre du livre encore à écrire : « La Nation masochiste ».

N'est-ce pas, appliqué au cas particulier de l'Allemagne, l'esprit de démission et l'inexpiable complexe de culpabilité dont souffre l'Europe et avec elle le monde blanc ?

## LES STAWISKY DE LA Ve

Le scandale du « Comptoir National du Logement », s'il faut en croire Jean-Paul David, n'est que broutille à l'échelle de M. Le Tac, à côté de celui du « Rocher Noir », lieudit où va s'installer la nouvelle capitale administrative algérienne. Et le député de Mantes précise dans les « Lettres Mensuelles » :

« En bref, c'est installer pour la bagatelle de 35 *à* 50 *milliards*, les services d'Alger à quelques dizaines de kilomètres de là, sans attendre que M. Ferhat Abbas donne son opinion sur la capitale qu'il se propose éventuellement de choisir.

Le scandale, c'est certes le Sahara où les petits souscripteurs du pétrole risquent de tout perdre, c'est aussi le plan de Constantine

pour l'équipement de la République Algérienne dont on se propose de faire cadeau au F.L.N., les H.L.M. dont la construction est accélérée, mais, pour couronner le tout, 50 *milliards sans contrôle parlementaire, sans murmure d'un seul ministre, sans protestation d'un seul membre de la majorité ou de l'opposition dite « constructive »*. Seuls, une vingtaine de parlementaires, c'est-à-dire le modeste groupe que nous constituons, ont à cœur de crier leur honte et leur indignation ».

La Cinquième, quelle superbe « nébuleuse d'affaires » !

## LES FRANÇAIS TRAHIS

« *Nord-Sud* » l'organe officiel des Français rapatriés d'Afrique du Nord et d'Outre-Mer qui paraît à Toulouse, apporte sous la signature de J. Vaysse-Tempe, ces précisions atroces aux plans, en voie d'exécution, du « lâchez-tout » gaulliste :

« Nos compatriotes d'Algérie ont compris pour la plupart. et nos angoisses manifestées, dans ces colonnes, depuis quatre ans apparaissent tragiquement fondées.

L'exode est donc commencé et de toutes parts nous parviennent les aboiements de nos hommes politiques apeurés.

Les uns, optimistes de commande, voient l'avenir des Français en Algérie « protégés » par le F.L.N. « qui-a-besoin-de-techniciens », la belle tarte à la crème dont nous fûmes abreuvés au Maroc et en Tunisie. En fait de techniciens français nous y trouvons davantage de Russes et de Chinois.

Les autres s'occupent déjà de les parquer en métropole, car dit, entre autres, M. Louis Vallon, secrétaire général des gaullistes de gauche (U.D.T.) « il faut à tout prix que les arrivants ne se précipitent pas sur des régions déjà trop congestionnées... ».

En somme, le Français d'Algérie n'aura pas le libre choix de son établissement dans son propre pays. C'est un comble ! M. Vallon va encore plus loin : « S'ils sont dirigés vers des régions industrialisées souffrant d'une pénurie de main-d'œuvre ou vers des régions pauvres à mettre en valeur, leur venue stimulera le développement régional et facilitera leur adaptation ».

En somme si nous avons bien compris, ce monsieur (très officiellement gaulliste. ne l'oublions pas) trouve parfaitement normal que centaines de milliers de Français soient chassés de leur terre et de leurs foyers et qu'en outre on les utilise pour combler les emplois dont les métropolitains ne veulent pas en leur assignant les régions pauvres « à mettre en valeur » pour les faire trimer au doigt et à la baguette !

L'infamie n'avait pas encore atteint ce stade.

Français d'outre-Méditerranée vous savez maintenant le sort que l'on vous réserve dans votre propre patrie.

Mais gageons que les choses ne se passeront pas aussi facilement que le voudraient M. Vallon et ses bons amis ».

## POSITIONS DU NATIONAL-SYNDICALISME

Armando Miguel, dans les cahiers d'études des organisations nationales phalangistes « *Seminarios* » étudie le délabrement des doctrines démocratico-libérales :

« Jusqu'à hier la formule acceptée traditionnellement de la représentation était celle des partis politiques démocratiques. Elle postule que le libre jeu abstrait des opinions conduira au meilleur résultat dans le gouvernement de la Société. Le corps des représentants est désigné par les partis et finalement répond à une structure de classes. Le national syndicalisme a dénoncé cette situation vigoureusement et très tôt, il a montré que devant cette entité artificielle et chaque jour plus éloignée de la réalité qu'est le parti politique, les véritables entités ayant vertu représentatitve sont les formes naturelles communautaires qui pourraient être aujoud'rui en principe la cellule familiale, la communauté locale et la corporation syndicale professionnelle.

Il y a aujourd'hui, quant à cette question un fait curieux : la réalité politique pense se défendre et maintenir son existence par la forme traditionnelle de la représentation par partis.

Mais cette opinion est fausse, c'est une « idéologie » dans l'acception que la science politique donne de ce mot. C'est une opinion réactionnaire comme celle de nos bons progressistes, les constituants de 12, qui convoquaient les Cortes par « Etats ». Les Etats sont une forme de représentation dépourvue de tout sens depuis la Révolution Française : l'Histoire en jugera de même des partis politiques de nos jours ».

Le résultat des dernières élections belges n'est-il pas une éclatante illustration de cette constatation ?

J.-M. A.

# DOCUMENTS

## « L'affaire du Laconia »

L'éditeur Robert Laffont a lancé, l'an dernier, une nouvelle collection d'ouvrages historiques intitulée : « Ce jour-là ». Le but de cette série est de retracer, heure par heure, les événements qui se déroulèrent un jour important de l'Histoire, avec une extrême précision et aussi d'une manière plus appétissante que dans les ouvrages classiques. Voici peu, l' « Express » parla longuement d'un de ces ouvrages : « Le jour le plus long du siècle : 6 juin 1944 » — relatif au débarquement allié. Gageons que le suivant, « l'affaire du Laconia », restera peu connu du grand public, et que l' « Express » lui fera moins de publicité !!!

Il y est question d'une des aventures les plus pathétiques survenue à des marins au cours de la dernière guerre : le sauvetage par des sous-marins allemands de plus de 2.000 naufragés au large de l'Afrique, dans des conditions invraisemblables. Résumer un pareil sujet, après l'admirable travail de M. Peillard, est presque un sacrilège : dans ce livre, tout est passionnant, et presque tout est essentiel.

Or donc, le 12 septembre 1942, à la tombée de la nuit, le Capitaine Werner Hartenstein, commandant de l'U 156, fait lancer deux torpilles vers le SS LACONIA, paquebot armé faisant route en direction de l'Angleterre, au beau milieu de l'Atlantique Sud, hors de la route des convois. Le navire, touché de plein fouet, puis à la poupe, s'enfonce et disparaît en 1 h. 20, ajoutant ses 20.000 tonnes au tableau de chasse du sous-marin allemand. Mais ce torpillage banal en temps de guerre va prendre, à cause de circonstances particulières, une importance exceptionnelle. A bord se trouvent en effet 1.800 prisonniers de guerre italiens, leurs gardes polonais, des familles anglaises rapatriées, des Néo-Zélandais, des infirmières, etc... En tout, 2.789 personnes, membres de l'équipage et passagers.

Alors que le sous-marin évolue sur les lieux du torpillage, un spectacle tragique s'offre aux yeux du Commandant : la mer fourmille d'épaves et de naufragés blessés qui se débattent au milieu des requins et des nappes de mazout en appelant au se-

cours. L'océan est désert, la côte la plus proche à 300 miles. Les squales sont déjà à l'œuvre : c'est un massacre qui va se dérouler autour du sous-marin. Les « pirates nazis » vont-ils se délecter de l'agonie de leurs victimes ? Eh bien ! non, car il se fait que le Commandant Hartenstein est un chevalier.

Il stoppe, fait embarquer des naufragés, apprend alors quelle est l'étendue véritable du désastre causé par ses torpilles. De toute la puissance de ses émetteurs, il fait appeler le G.Q.G. des U-Boot. Le Grand-Amiral Dönitz est immédiatement prévenu, et après une courte hésitation, prend ses responsabilités. Une stupéfiante quantité de messages est transmise par radio à 10.000 km., au mépris de toute prudence, pour rallier toutes les unités disponibles dans le secteur critique. Cinq sous-marins allemands et un italien se déroutent, et convergent vers les naufragés pour leur apporter l'assistance que tout civilisé doit à des ennemis désarmés en péril de mort.

L'aube du 13 septembre se lève sur un étonnant spectacle. Le sous-marin du Commandant Hartenstein n'attend pas passivement les secours : il embarque 200 victimes de toutes nationalités (son équipage normal est de 60 hommes ! ! !) fait la navette entre les canots de sauvetage et les radeaux, distribuant soupe et café chaud, vivres, eau douce, médicaments. Les Anglais, dopés par la propagande, voient venir vers eux avec épouvante le long fuseau gris. Les insultes et les supplications mêlées montent vers le kiosque. Embarquée, une femme se jette à genoux au pied de la rembarde et implore le Commandant en demandant qu'on la tue tout de suite ! Tous ces intoxiqués constatent ensuite avec une profonde stupéfaction que ces ennemis sadiques font tout au monde pour les sauver. Et cinq jours plus tard, ils verront que ce dévouement ira jusqu'à l'abnégation ..

En attendant, Hartenstein prend une décision presqu'incroyable. Devant l'immensité du travail à accomplir, et craignant que ses camarades n'arrivent trop tard à la rescousse, il lance en clair sur les longueurs d'ondes internationales un appel sans précédent, annonçant le désastre, déclarant qu'il reste sur les lieux pour sauver les victimes, demandant de l'aide et précisant qu'il n'attaquera pas les navires de secours s'il n'est pas attaqué lui-même par mer ou par air. Ceci fait, l'équipage s'emploie à corps perdu à sa mission de sauvetage. L'U 156 est littéralement transformé en navire-hôpital. Toutes les ressources du bord sont mobilisées : le Capitaine dira plus tard de son étroit navire : « On aurait dit une station de métro pendant les bombardements ». Peu à peu, l'U 156 est rejoint par ses frères, l'U 506, l'U 507, puis par le « Cappellini », ce dernier italien. A bord tous les records d'embarquement sont battus. Un de ces submersibles évolue avec 263 passagers, et un autre fera un exercice de plongée avec 185 naufragés à bord ! Les cuisiniers s'évanouissent d'épuisement sur leurs fourneaux, et il semble bien

qu'Hartenstein ne dormira pas plus de huit heures en 5 jours et 5 nuits. C'est dire combien les sous-mariniers se surpassèrent. Mais c'est à l'égard des femmes et des nombreux enfants qu'ils feront preuve du plus de délicatesse : ces malheureuses seront couchées dans les lits des officiers, les marins les entoureront d'une véritable sollicitude, leur offrant tous les menus trésors donnés au départ par la femme ou la fiancée allemande : citrons, petites boîtes de conserves, chocolat, eau de Cologne, bombons, etc... La nuit, alors que les cauchemards tourmentent les enfants, les hommes de veille massés à l'arrière du kiosque chantent pour eux, de leurs belles voix graves, les airs traditionnels du pays lointain, en allemand et en anglais ! Pendant quelques heures, tandis qu'en bas les infirmiers font des miracles, une paix fragile s'établit sur l'océan impassible. La guerre est suspendue un instant, remplacée par une trêve sacrée devant l'indicible misère des innocents.

De fait, beaucoup de naufragés sont dans un état lamentable. Parmi eux, les Italiens semblent, tout particulièrement, avoir enduré un véritable calvaire. Leur condition physique est lamentable. Certains râlent, les mollets, les talons ou les fesses tranchés par les requins, avec la netteté d'un coup de rasoir envoyé de biais. Mais d'autres ont les côtes percées de coups de baïonnettes. Des cadavres ont été repêchés les mains sectionnées à coups de hache. Les prisonniers parlent, et racontent les sévices dont ils furent l'objet de la part de leurs bourreaux polonais à bord du Laconia agonisant. Il semble bien qu'on ouvrit le feu contre eux pour les empêcher de gagner les canots de sauvetage, qu'on les repoussa vers les cales, que les panneaux de leur prison furent bloqués. Et certains chiffres sont éloquents : sur 1.800 prisonniers, 400 survivants. Sur 911 Anglais, 900 survivants... Les esprits les moins prévenus ne peuvent manquer de trouver ces chiffres étranges !

Malgré les récits horrifiants des Italiens, les Allemands continuent leur travail. Tout au plus remarque-t-on un certain raidissement envers les officiers anglais prisonniers qui sont interrogés plus sèchement sur le naufrage. Leurs déclarations sont annotées sans commentaires sur les livres de bord, dont, soit dit en passant, il est bien dommage qu'ils reposent aujourd'hui sur les fonds marins de tous les océans du monde... A toute petite vitesse, les unités nazies font route vers Dakar, le pont noir d'hommes, remorquant radeaux, canots, épaves...

Pendant ce temps, l'Amirauté Allemande s'affaire fébrilement. Elle prescrit à ses commandants d'U-Boot la plus grande prudence — avec quelle prescience des événements ! — et intervient auprès du Gouvernement de Vichy pour qu'il dépêche des navires de surface basés à Dakar sur les lieux du désastre. On promet à nos navires la restitution du mazout consommé, et cet engagement sera tenu scrupuleusement. Malgré une situation extrêmement dangereuse sur le plan diplomatique et tout à fait

incertaine sur le plan militaire depuis Mers-el-Kébir, l'Amirauté Française, soucieuse de l'honneur de son pavillon, prend ses risques, elle aussi, et ordonne à plusieurs navires d'appareiller d'urgence. Notre croiseur « Gloire », les avisos « Dumont d'Urville » et « Annamite » cinglent vers le large. Ils permettront ainsi à un des rescapés anglais d'affirmer plus tard que nos navires « collaboraient » avec les nazis. Citons le nom de ce goujat pour la postérité : il s'agit d'un honorable britain nommé Charles P. Mercer. — Monsieur, voilà une collaboration dont nous osons espérer qu'elle ne vous fut pas trop nuisible. Merci de vos appréciations sur elle !

Après cinq journées d'incroyables efforts, il semblait bien que tout ce drame allait se dénouer honorablement, entre hommes courageux et loyaux. Mais c'était trop espérer sans doute... Il fallait, hélas ! qu'un des belligérants ne soit pas dans la note. C'est la glorieuse aviation américaine qui allait jouer — avec quelle maëstria ! — le rôle du voyou.

Le 16 septembre 1942, des B-24 Liberator surgissent à l'improviste au-dessus des sous-marins. Les pièces de D.C.A. sont désarmées, couvertes du pavillon de la croix-rouge. Personne auprès d'elle. Les sous-marins remorquent toujours les canots des survivants. Le pont arrière est, lui, surchargé : c'est la foule des embarqués, qui tremble en voyant arriver le lourd appareil, les ailes et le flanc timbré de l'étoile blanche. L'engin descend de plus en plus bas : 100 mètres, 80 mètres, 60 mètres. On distingue les visages des pilotes. Un officier Allemand signale par projecteur qu'il assume une mission de sauvetage. Les minutes passent. L'avion va et vient. Inquiet, un Anglais demande à se servir du projecteur à son tour. Accordé ! Il s'en empare et confirme le message. L'appareil tourne une dernière fois, et sans une réponse, sans un signal, sans un avertissement, ouvre sa soute et largue ses bombes en cinq passes successives. Les premières bombes pulvérisent une chaloupe et en retournent une autre, les dernières endommagent gravement l'U. 156. Le commandant a l'abnégation d'interdire que l'on ouvre le feu, fait évacuer le sous-marin, et s'éloigne pour effectuer les réparations d'urgence. Mais ici, l'incroyable dévouement des Allemands va atteindre un stade inédit. Le commandant Würdemann (U. 506) et le commandant Schacht (U. 507) continuent à remorquer leurs naufragés vers le lieu de rencontre avec les navires français. N'étant pas endommagés, ils veulent achever leur mission, et ils signaleront ensuite aux Français la position des canots abandonnés par Hartenstein ! Le surlendemain, les opérations s'achèvent : les rescapés seront remis aux Français, tandis que le Grand-Amiral Dönitz rappelle en Allemagne ses équipages trop épuisés pour combattre dans la région du Cap de Bonne-Espérance.

Ajoutons encore un détail : les autorités allemandes se confondront en remerciements auprès des Français pour l'aide ap-

portée aux naufragés, et demanderont une liste des prisonniers de guerre appartenant aux familles des équipages français. Malgré le sabordage de Toulon, intervenu le 27 novembre 1942, malgré le débarquement d'Afrique du Nord et le passage de plusieurs navires de Vichy à la Dissidence, malgré la Résistance et le débarquement de Normandie, les Allemands libérèrent [illegible] prisonniers français sur une liste de 414 noms...

Le mot de la fin appartient à une vieille et digne Lady, embarquée sur l'U. 506. Au moment de le quitter, elle demande le Commandant Würdemann, et lui déclare : « Je suis une amie de Winston Churchill et ma première visite en Angleterre sera pour lui. Je lui dirai que les hommes de ce sous-marin ne sont pas des barbares, et que j'ai été très bien traitée chez vous ». Puis elle se tourne vers le second officier-ingénieur Glasow et ajoute : « Vous êtes marié, vous, voici un collier, en souvenir, pour votre femme ». Elle détache de son cou un collier d'ivoire qu'elle tend à Glasow, tandis qu'autour d'elle, les enfants crient tous en chœur : « Thank you, Thank you ». Un survivant allemand dira plus tard : « Ces remerciements étaient pour nous la plus belle des décorations ».

Suite à cet exploit de l'U.S. Air-Force, le Grand-Amiral Dönitz communiquera un ordre strict à ses officiers défendant le sauvetage de survivants après un torpillage. On en parlera beaucoup à Nüremberg, où Dönitz sera condamné à 10 ans de prison, et la documentation de M. Peillard est excellente à ce sujet. Toutefois, l'auteur se montre d'une extrême prudence dans le jugement qu'il faut porter sur les différents protagonistes de ce drame, tant il est vrai que présenter un aspect de la guerre où les Allemands se conduisirent de manière irréprochable paraît encore révolutionnaire et lourd de menaces en l'an de grâce 1961 !

Il est bien difficile de conclure. Outre son intérêt passionnant, l'affaire du Laconia doit amener tout lecteur honnête à certaines réflexions. A l'heure où des condamnés de Nüremberg croupissent toujours dans leur geôle, réduits à l'état de loques humaines par 16 ans de « carcere duro », à l'heure où le procès Eichmann va s'ouvrir juste à point, comme par hasard, pour reprendre sur tous les tons le thème de propagande classique : « L'Allemagne ne fut que tanière de bêtes féroces sous le règne des Nazis », il n'est pas mauvais d'apprendre, toute documentation à l'appui, qu'il y avait aussi un « autre versant de la colline ». L'Histoire se fait décidément lentement, très lentement. Mais elle se fait. Attendons la parution du prochain ouvrage de Paul Rassinier pour en reparler, très sérieusement...

Jean SETZE.

Imprimerie Maurice MIDOL. — Montargis (Loiret)
Dépôt légal : 2e trimestre 1961. N° d'impression : 223.
Le gérant : Jean CHERVET.